

L'Écho de Paris



AI BookGen

L'ÉCHO DE PARIS

Ai BookGen

L'ÉCHO DE PARIS

ROMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright 2025 Ai BookGen

<https://book.garab.fr>

infos@garab.fr

PARTIE I

Rencontre sous les lumières

1.

Esquisses parisiennes

Le soleil de fin de journée jetait des ombres longues sur le Sacré-Cœur, découpant la basilique en arêtes vives contre le ciel opalin. Lina leva son Leica, un antique M6 acheté à un brocanteur du marché aux puces de Saint-Ouen, un objet presque réconfortant dans sa main. Elle aimait le poids du métal, le clic sec de l'obturateur. Chaque déclenchement était une prise de possession silencieuse. Montmartre grouillait, un essaim d'humanité. Des touristes, bras levés vers la coupole blanche, des badauds affairés, des artistes de rue aux visages burinés par l'argot et le soleil. Le vent charriait des bribes de musique, l'odeur du pain chaud échappé d'une boulangerie de la rue des Abbesses, mêlée à l'humidité froide des pavés après une averse matinale. Elle inspirait profondément, tentant d'absorber le chaos, de le transformer en ligne, en lumière.

Lina pressa le déclencheur, figeant un couple d'amoureux sur les marches de la rue du Cardinal Dubois, leurs doigts entrelacés, un instant volé à l'éternité. Son œil derrière l'objectif ne voyait pas seulement des images. Il cherchait des failles, des émotions brutes, celles qui échappaient au vernis de la superficialité parisienne. Elle avait toujours eu cette acuité, ce don de percer les armures. C'était une bénédiction et une malédiction. Une bénédiction pour son art, une malédiction pour sa vie. Chaque homme qu'elle avait aimé, elle l'avait débusqué, mis à nu, et la vérité avait été trop souvent insupportable.

Elle descendit lentement la rue Norvins, ses bottines claquant sur les pavés inégaux. Le crépuscule transformait les façades en toiles mouvantes, chaque pierre racontant une histoire séculaire. Lina songeait à la place du Tertre, ce repaire d'artistes où jadis, selon les guides, Utrillo et Picasso avaient posé leur chevalet. Aujourd'hui, c'était un cirque coloré de caricaturistes et de portraitistes, une vitrine pour l'œil non averti. Elle n'y trouvait plus l'authenticité qu'elle cherchait, le frisson de l'éphémère. La solitude l'enveloppait, douce mais tenace, comme un brouillard persistant. Elle était venue à Paris avec une ambition brûlante, la

certitude de trouver sa place, de laisser sa marque. Mais la ville, majestueuse et indifférente, se contentait de l'observer, de la laisser errer dans son dédale de rues et d'espoirs inassouvis.

Son portable vibra. Camille. Un message rapide, rempli d'emojis : « Où es-tu, flemmarde ? Je t'attends au Consulat. Vite ! » Le Consulat, leur QG, un petit bar niché rue des Saules, à deux pas du mythique Lapin Agile, où, dit la légende, Apollinaire et Modigliani avaient leurs habitudes quelques décennies auparavant. Lina sourit, une faible lueur dans le flot de ses pensées. Camille, sa bouffée d'air frais. Son ancre sénégalaise dans l'océan parisien.

Elle remonta la rue de l'Abreuvoir, l'une des plus pittoresques de Montmartre, avec sa "Maison Rose", icône souvent photographiée. Lina s'interdit de la cadrer. Trop évident. Trop cliché. Ce qu'elle voulait, c'était l'invisible, le non-dit. Elle croisa le regard d'un vieil homme assis sur un banc, une casquette vissée sur la tête, l'air las. Son visage était une carte. Chaque ride, un chemin parcouru. Elle leva l'appareil, figeant cette mélancolie tranquille, cette résignation qui parlait d'une vie entière passée à regarder le monde passer. Cet instant, personne ne le volerait. Il était à elle.

Le vent se fit plus mordant alors qu'elle atteignait la rue des Saules. Les lampadaires projetaient des halos jaunâtres sur l'asphalte mouillé. Le Consulat était une bulle de chaleur, d'éclats de rire et de conversations animées. Elle poussa la porte, le son des verres entrechoqués l'enveloppant. Camille la repéra immédiatement, accoudée au comptoir, un verre de vin rouge à la main.

— Enfin ! J'ai cru que tu avais été enlevée par un gang de mimes, te moqua Camille, ses yeux rieurs étincelants, les siens d'un noir profond et lumineux.

Lina s'approcha, le sac de son appareil lourd sur son épaule. Elle le déposa avec précaution sur la banquette en velours usé.

— Toujours le mot pour rire. J'étais juste... en quête.

— La quête perpétuelle. Et tu as trouvé quoi aujourd'hui ? La tristesse d'un bouquiniste ou la joie éphémère d'un couple de patineurs ?

— Un peu des deux. Et la solitude d'un vieil homme. Et la mienne, sans doute. Lina commanda un verre d'eau pétillante. Elle n'avait pas envie de masquer le vide avec de l'alcool ce soir.

— Ah, la solitude parisienne. Elle a un charme particulier, tu ne trouves pas ? C'est le revers de la médaille de cette ville qui te fait rêver. Et tu devrais savoir que tu n'es pas seule. Tu m'as.

Camille lui tendit son verre, un brin de défi dans son regard. Lina le refusa d'un geste de la main.

— Je sais. Et je t'en suis reconnaissante. Mais parfois, même entourée, le vide est là. Surtout après lui.

— Lui. Encore. Mais tu as réussi à le laisser derrière toi, non ? Tu as traversé l'océan pour ça.

La voix de Camille était douce, mais perçante. Elle connaissait les démons de Lina. Elle avait été là, au Sénégal, quand la relation avec son ex avait tourné au cauchemar. Le harcèlement psychologique, les manipulations, cette sensation de perdre pied, de ne plus être maîtresse de son existence. Partir était devenu une question de survie.

— Je l'ai laissé derrière moi physiquement. Mentalement... C'est une autre histoire. Chaque ombre, chaque doute, c'est comme s'il était là, en embuscade. À l'affût.

— Tu es une battante, Lina. Regarde où tu es. Tu fais ton stage ici, à Paris. Tu as ton expo qui

s'annonce là. L'Amour parisien, c'est ça ? C'est grand. C'est toi.

— Oui, 'L'Amour Parisien'. Un titre ironique, n'est-ce pas ? Je cherche l'amour, je le fige, mais je n'arrive pas à le vivre. Je suis une collectionneuse d'instantanés, mais je demeure en marge.

— Tu parles comme une artiste maudite du XIXe siècle. Réveille-toi, nous sommes en 2024. Montre-moi ce que tu as fait.

Lina hésita, puis sortit son appareil. Elle fit défiler quelques clichés sur l'écran arrière. Un visage d'enfant rieur dans le jardin du Luxembourg, le reflet mouvant de la Seine sous le pont Neuf, le geste vif d'un serveur pressé dans un bistrot de Saint-Germain-des-Prés, le détail d'une marquise en fer forgé rue de Rivoli. Camille siffla d'admiration.

— Mais... c'est magnifique. C'est toi. Brute, honnête, sans fioritures.

— Il me manque quelque chose. Une cohérence. Un fil rouge. C'est une série d'instantanés. Je ne sais pas comment les lier, comment créer une histoire avec ça.

— L'histoire, c'est toi. Ton regard. C'est la poésie de la solitude que tu décèles chez les

autres, Lina. Le fait que tu ne te sens pas seule quand tu photographies les autres solitaires.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une thématique pour une exposition. Trop sombre.

— Au contraire. C'est de l'art. C'est ton âme. C'est ce qui te différencie. Ne cherche pas à plaire. Cherche à être toi.

Camille posa une main réconfortante sur son bras. Le contact était chaud, chaleureux. Un rappel de l'amitié qui les unissait depuis si longtemps, de leurs conversations sans fin sous le ciel de Dakar, puis de Paris. Lina sentit une légère détente, un petit relâchement dans la tension qui l'enserrait.

— Je veux que cette exposition soit ma revanche. Ma victoire. Contre lui, contre mes peurs. Contre cette putain de solitude qui me colle à la peau.

— Et elle le sera. Mais pour ça, il faut te libérer. Vraiment te libérer. Cesser de le voir dans chaque coin de rue.

— Facile à dire.

Lina inspira un grand coup. Le brouhaha du bar, les voix, les rires, tout cela formait une cacophonie familière, un chant de sirènes parisiennes. Ce bruit, elle l'aimait, il la protégeait.

Il rendait moins palpable le silence de son propre vide.

— Je suis à bout, Camille. Parfois, j'ai juste envie de tout laisser tomber. De rentrer.

— Jamais. Pas toi. Pas après tout ce que tu as enduré. Tu es une guerrière. Et Paris est ton champ de bataille. Tu vas conquérir cette ville, Lina. Image par image.

Leurs regards se croisèrent, un pacte tacite scellé dans la lumière tamisée du Consulat. Lina rangea son appareil, un mince sourire aux lèvres. Peut-être que Camille avait raison. Peut-être que cette ville, avec ses ombres et ses lumières, ses douleurs et ses espoirs, était le cadre idéal pour sa propre libération. Elle n'était pas seule. Pas tout à fait. Elle avait son objectif, ses rêves, et l'amitié inconditionnelle de Camille. Et au-delà, cette ville immense, indifférente et pourtant si étrangement familière, qui l'attendait de l'autre côté de son objectif. Le thriller psychologique, c'était ça aussi : le combat intérieur, la quête de soi, la résilience face à un passé qui ne demandait qu'à resurgir. Elle allait se battre. Elle allait photographier. Elle allait vivre.

* * *

Le vent siffle entre les immeubles haussmanniens, balayant les toits de zinc et charriant l'odeur âcre du bitume chauffé par un soleil d'automne finissant. Adrien fixait l'horizon mordoré de Paris depuis la terrasse panoramique de sa tour de bureaux, un monstre de verre et d'acier planté près de la Porte Maillot, en bordure du boulevard Périphérique. En contrebas, le ballet incessant des voitures n'était qu'un murmure distant, une bande-son assourdie pour son propre théâtre mental. Le ciel, strié de traînées d'azur et de nuages cramoisis, se reflétait sans âme dans les baies vitrées de son bureau, tel un œil vide.

Il esquissait fébrilement sur un carnet à croquis relié, ses doigts larges crispés autour du Bic noir. Des lignes droites, froides. Des angles vifs, impitoyables. Le plan d'un complexe résidentiel dans le Grand Paris, une commande prestigieuse, mais vide de sens. Chaque trait était un écho de son propre désert intérieur. Le béton ciré, le métal brossé, le verre teinté : rien que de la matière, rien que de la fonction. Pas d'âme. Pas de vie.

Son regard dériva vers les buttes de Montmartre, au loin. La basilique du Sacré-Cœur, tel un sucre meringué, dominait le chaos de la

ville, une bulle d'irréalisme dans le paysage urbain. Il se souvint d'un après-midi passé là-bas, il y a des années. Avec elle. Le soleil jouait dans ses cheveux, et son rire léger voltigeait au-dessus des pavés de la place du Tertre. Un battement d'ailes de papillon, éphémère.

— Adrien! On t'attend.

La voix de Claire, son assistante, le tira brutalement de sa torpeur. Il sursauta, puis referma son carnet avec un claquement sec. Il avait l'impression que son crâne se fissurait. Un marteau-piqueur vibrant à l'intérieur.

— J'arrive, murmura-t-il, un fil ténu.

Il se leva, les muscles endoloris. La réunion portait sur le retard du projet Archipel, un gratte-ciel monolithique qui allait défigurer un pan de Saint-Denis. Un autre symbole de sa propre vacuité, pensait-il avec une amère ironie. Il en était l'architecte principal, mais chaque brique posée était une couche supplémentaire sur le sarcophage de ses émotions.

Dans la salle de conférence immaculée, l'écran géant projetait des schémas en 3D. Des cubes, des rectangles, des parallélépipèdes. Ses créations. Sa prison. Ses collègues discutaient avec ferveur des coûts, des délais, des matériaux. Lui, il entendait un brouhaha lointain, comme le son

d'une télévision laissée allumée dans une pièce voisine. Son esprit était ailleurs.

Il revit son visage. Le sourire. Le grain de beauté sous son œil. La façon dont elle penchait la tête quand elle était amusée. Chaque détail était gravé au fer rouge dans sa mémoire. Il la cherchait partout, dans les ombres des ruelles, dans le reflet des vitrines. Un fantôme bien trop présent.

— Adrien, ton avis sur l'intégration des panneaux solaires en façade? demanda M. Dubois, le promoteur, un homme rond et pressé, dont le costume coûteux ne parvenait pas à cacher l'impatience.

Adrien cligna des yeux, comme s'il sortait d'un long sommeil.

— Ah, oui... Les panneaux... Il faut privilégier une solution discrète. Ne pas nuire à l'esthétique...

Il parlait machinalement. Son esprit n'était pas dans l'efficacité énergétique, mais dans le souvenir d'un été orageux, sur les rives de la Seine. Elles avaient marché des heures, sous une pluie fine, riant aux éclats, les cheveux mouillés, à l'abri sous un parapluie trop petit. Paris, ville romantique, toile de fond de ses bonheurs perdus.

Plus tard, il traînait dans les rues du 18^e arrondissement, les mains dans les poches de son manteau. La nuit tombait vite, drapant la ville d'un voile indigo. Les lumières des cafés et des boulangeries projetaient des halos dorés sur les trottoirs mouillés. Les passants, enveloppés dans leurs manteaux, semblaient pressés de rentrer chez eux, de retrouver la chaleur familière de leurs vies.

Il s'arrêta devant une devanture d'atelier d'artiste. Des toiles abstraites, audacieuses. Il sentit une bouffée d'envie. La passion qui s'en dégageait contrastait cruellement avec la froideur de ses propres réalisations. Il se sentait à des années-lumière de cette liberté-là.

Il entra dans un petit bistrot désert, sous le regard indifférent du serveur. Commandait un verre de vin rouge, qu'il but d'une traite. Le liquide chaud réconfortait un peu la gorge. Mais pas l'âme.

Son téléphone vibra. Un message de son père : « Tout va bien, mon fils ? Tu t'es perdu dans tes plans ? » Adrien ne répondit pas. Il était perdu, oui. Pas dans ses plans, mais dans ses pensées.

Il sortit, l'estomac noué. Son pas le menait sans savoir où. Ses pieds le tiraient vers le haut. Les escaliers tortueux de Montmartre. Le crissement

de ses semelles sur les pavés. Sur la place du Tertre, les portraitistes avaient remballé leurs chevalets. Un accordéoniste jouait une mélodie nostalgique. La Butte, vidée de sa foule diurne, semblait respirer plus librement.

Il s'assit sur un banc, face au Sacré-Cœur, la pierre blanche scintillant sous les projecteurs. Combien de couples avaient scellé leur amour ici? Combien de vœux murmurés? Combien de larmes versées? Il ferma les yeux, sentit le souffle froid du vent sur son visage. Il était seul, irrémédiablement seul.

Soudain, une ombre passa devant lui. Un éclair. Puis un flash. Un déclic. Il rouvrit les yeux.

Une jeune femme. Brune. Silhouette élancée. Elle tenait un appareil photo. Son objectif était braqué sur le Sacré-Cœur. Sur la nuit parisienne. Sur la solitude ambiante.

Adrien la regarda. Son cœur manqua un battement. Un sentiment étrange le saisit. Ce n'était ni la douleur, ni la mélancolie. C'était autre chose. Une vibration nouvelle. Un infime frisson.

Elle baissa son appareil. Son regard croisa le sien. Des yeux d'ébène, intenses, profonds. Un sourire fugace courba ses lèvres. Un éclair dans le noir. Elle semblait chercher quelque chose. Peut-être la même chose que lui. Un fragment d'espoir.

Elle détourna le regard, le même scintillement d'inquiétude dans ses yeux. Poursuivit sa route, ses pas s'éloignant au rythme de la mélodie de l'accordéon. Elle portait un sac en bandoulière, à l'intérieur duquel se trouvait sans doute le précieux carnet de croquis que Lina conservait religieusement.

Adrien ne bougea pas. Il la regarda disparaître dans l'obscurité des ruelles. Une silhouette qui s'estompe. Une image. Une histoire en puissance.

Il resta là, les yeux fixés sur le point où elle avait disparu. Le vent souffla plus fort. Emportant avec lui un peu de la poussière du passé. Et peut-être, déposant en échange, le germe d'un avenir insoupçonné.

2.

L'Éclat de Montmartre

Le crépuscule baignait les ruelles pavées de Montmartre d'une lumière mélancolique. Les derniers rayons du soleil caressaient les façades ocre et les toits d'ardoise, virant au bronze, à l'améthyste, puis au bleu profond. Lina marchait d'un pas léger, ses yeux pétillants, tandis qu'Adrien, à ses côtés, semblait porter le poids du ciel parisien sur ses épaules larges. Leurs pas résonnaient doucement sur la Rue de l'Abreuvoir, l'une des plus anciennes de la butte, connue pour son calme et son charme désuet, loin de l'agitation de la Place du Tertre.

— C'est... différent de ce que j'imaginai, dit Lina, sa voix douce, empreinte d'un léger accent qui chantait. On m'avait parlé de la foule, des artistes avec leurs chevalets, des caricaturistes.

Adrien esquissa un sourire ténu.

— La carte postale. Il y a un autre Montmartre. Celui des habitants, des silhouettes qui dévalent

les marches en pleine nuit. Celui des secrets enfouis sous les pavés. Vous l'avez deviné avec votre objectif, non ?

Lina tourna son visage vers lui, ses grands yeux sombres sondant les siens. Son regard était à la fois direct et interrogateur.

— Peut-être. Je cherche toujours ce qui se cache derrière le décor. Et vous, Adrien, que cherchez-vous derrière vos esquisses ?

La question suspendit l'air entre eux. Une brise légère fit frissonner les feuilles des platanes. Adrien resserra sa prise sur la sangle de son sac, où reposait son carnet de croquis. Il sentit une chaleur inattendue monter à ses joues, une sensation oubliée depuis trop longtemps. Il connaissait Montmartre par cœur, chaque pierre, chaque recoin. Il avait arpenté ces rues des milliers de fois, seul, ou avec...

Il secoua légèrement la tête, repoussant l'image.

— La beauté, je suppose. L'équilibre. Ce qui rend un espace vivable, respirable. Une architecture n'est pas qu'une superposition de matériaux. C'est une âme.

— Et la vôtre ? Votre âme architecturale, elle respire bien en ce moment ? demanda Lina, sans intention de blesser, seulement de comprendre.

Adrien marqua une pause devant la Maison Rose, un emblème discret du quartier, avec ses murs roses et ses volets verts, immortalisée par Utrillo. Il se souvenait de l'histoire de cette bâtisse simple, si souvent peinte, témoin silencieux de tant d'histoires. Il la trouvait étrangement apaisante, malgré les drames dont elle avait été le théâtre – rumeurs d'amours brisées, de rêves perdus. Elle avait été un repaire d'artistes au début du XXe siècle, un lieu de rencontres improbables. Aujourd'hui, elle semblait attendre, comme lui.

— Elle... elle cherche son souffle. Une inspiration nouvelle. Mon dernier projet... C'est un colosse de verre et d'acier. Impeccable, froid. Sans âme, murmura-t-il, un aveu qui lui arracha un effort.

Lina le regarda, les sourcils froncés dans une expression de douce compassion. Elle ne dit rien, mais son silence parlait plus fort que mille mots. Elle saisit son appareil photo, un vieil Hasselblad argentique, et le dirigea vers la Maison Rose, puis vers Adrien, mais sans déclencher. C'était une observation, une capture mentale de l'instant, de sa vulnérabilité. Elle captait les âmes, pas seulement les formes.

Ils continuèrent leur descente vers la Rue Saint-Vincent, là où le monde semblait se faire

plus silencieux, à l'approche du vignoble de Montmartre. Le Clos Montmartre, un petit rectangle de verdure au cœur de la ville, abritait quelques vignes, vestige d'un passé agricole lointain. Leur présence insolite, quasi anachronique, au milieu de la ville, faisait sourire Lina. C'était un éclat d'authenticité au milieu du tumulte, une persistance de la nature contre l'urbanisation.

— C'est étrange, une vigne au milieu de Paris, dit Lina. Comme une erreur, mais une belle erreur.

— Un défi. Une résistance, ajouta Adrien. Une obstination à rester. Paris en est pleine. Des poches de verdure anciennes qui refusent de céder au béton. Comme quoi, même au milieu de ce que l'on construit, il y a toujours des choses qui persistent. Le passé ne lâche jamais complètement prise.

Lina perçut la mélancolie dans sa voix, l'écho d'une lutte intérieure. Elle sentait le poids de son absence, une ombre diffuse mais tenace qui s'étirait à ses côtés. Elle avait elle-même fui des ombres. Elle savait ce que le passé pouvait faire aux vivants.

— Et vous, Adrien, quelle est la vigne qui résiste en vous ? Laquelle refuse de céder ?

Il arrêta son pas brusquement. Son regard se perdit un instant vers les toits de Paris qui s'étendaient à l'horizon, des cheminées crénelées aux dômes majestueux. Il lutta. Il sentait la force de sa question, l'acuité de son regard. C'était comme si elle voyait à travers les murs qu'il avait patiemment érigés autour de lui.

— Le souvenir, je suppose. Obstiné, indélébile. Une vigne qui produit un vin doux-amer.

Lina s'approcha, posant une main légère sur son bras. Le contact, fugace, fut comme une décharge électrique, un tremblement infime qui remua les fondations de son être. Son cœur, qui avait été une pierre inerte pendant des années, tressaillit.

— Les souvenirs peuvent être de belles récoltes, Adrien, même si les premières gorgées sont amères. Ils font de nous ce que nous sommes. Il faut juste parfois changer de terrain.

La simplicité de ses mots le déconcerta. Il était habitué aux circonvolutions, aux détours, aux faux-semblants. Lina était directe, sans fard, comme l'objectif de son appareil.

Ils atteignirent Le Mur des Je t'aime, dans le square Jehan Rictus, derrière la Place des Abbesses. Des mots d'amour inscrits en centaines

de langues sur des carreaux d'email. Une mosaïque de sentiments universels. Lina sourit, touchant du doigt quelques-uns des « Je t'aime » en wolof, en arabe, en anglais. C'était son monde, un carrefour de cultures et d'émotions.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, son visage empreint d'une douce rêverie. Tous ces mots, toute cette tendresse accumulée. Et pourtant, on se sent souvent si seuls.

Adrien acquiesça. C'était une vérité qu'il connaissait trop bien. Au milieu de ce flot incessant d'amour universel, sa solitude était d'autant plus criante. Il sentit une angoisse sourde monter en lui. Cette femme, avec sa vitalité, sa capacité à voir au-delà des apparences, remuait des choses qu'il avait soigneusement barricadées. Il la trouva belle, d'une beauté vivante et insouciante qui contrastait de manière douloureuse avec l'image figée qu'il chérissait.

Ils s'éloignèrent du Mur des Je t'aime, rejoignant la foule plus dense de la Place des Abbesses. Les terrasses étaient animées, les rires fusaient, les musiciens de rue improvisaient des mélodies entraînantes. Le contraste était saisissant avec le calme relatif des ruelles précédentes.

— Votre projet, celui sur l'amour parisien... C'est une manière de conjurer la solitude ? demanda Adrien, luttant pour ramener la conversation sur un terrain plus neutre. Il voulait comprendre son monde, sans s'y jeter corps et âme.

Lina haussa les épaules. Un geste gracieux, plein de non-dits.

— Peut-être. Ou de témoigner. L'amour n'est pas toujours celui des cartes postales. Il y a des amours silencieux, des amours cachés, des amours déchirés. Ceux-là aussi méritent d'être vus. Je crois que montrer ces facettes, c'est aussi les rendre plus réelles, plus palpables. Moins effrayantes, parfois.

Ses mots résonnaient étrangement dans l'esprit d'Adrien. Il y avait une profondeur en elle, une résilience qu'il enviait. Elle parlait de blessures avec une telle sérénité apparente. Se pouvait-il qu'elle ait connu des douleurs similaires ?

À mesure que les lampadaires s'allumaient, projetant des halos dorés sur les pavés humides, Adrien se sentait de plus en plus dérouté. Le rire de Lina, clair et joyeux, le sortait de sa torpeur. Sa présence vivante le tirait vers un avenir qu'il n'avait pas envisagé. Il la regarda, les détails de son visage éclairés par la lumière douce d'un

lampadaire. Un grain de beauté près de sa lèvre, le lobe de son oreille orné d'une petite créole en argent, le tissu léger de sa chemise volant dans la brise.

Il sentait une envie irrépressible de s'accrocher à cette main légère qui avait effleuré son bras, de se laisser guider par sa vitalité contagieuse. Mais une force invisible le retenait, une chaîne faite de culpabilité et de peur. Les images de sa fiancée flottaient à la périphérie de sa conscience, un reproche silencieux. Il n'avait pas le droit.

Lina tourna son regard vers lui, un sourire bienveillant aux lèvres.

— Vous avez l'air pensif, Adrien. Les secrets de Montmartre vous chargent l'esprit ?

Il secoua la tête, tentant de chasser la brume mentale.

— Juste... une conscience aiguë du temps qui passe. Et des choses qui changent.

Elle hocha la tête, sans plus de questions. Leur synchronisation était déconcertante.

Ils s'arrêtèrent quelques instants devant la station de métro Abbesses, reconnaissable à son édicule Guimard, une œuvre emblématique de l'Art nouveau. La structure de fer forgé, aux motifs végétaux, semblait surgir d'un autre temps. C'était un vestige élégant, un pont entre le passé

et le présent. Adrien y voyait un écho de ses propres luttes. Comment concilier le nouveau avec l'ancien ?

Lina leva les yeux vers l'architecture de métal.

— C'est magnifique. Une porte vers un autre monde.

— Ou un rappel que même ce qui semble éternel est en constante évolution, murmura Adrien, plus à lui-même qu'à elle.

Leurs conversations s'étiraient, passant de l'architecture à la photographie, de Paris à leurs enfances. Il se retrouvait à lui confier des fragments de son passé qu'il n'avait jamais partagés avec personne d'autre. L'intimité qui se créait entre eux n'était pas celle qu'il connaissait, faite de gestes et de paroles tendres, mais une intimité plus profonde, celle des âmes qui se reconnaissent dans la vulnérabilité de l'autre. Il se sentait exposé, nu, et paradoxalement, étrangement en sécurité.

Mais à chaque pas qu'il faisait vers elle, un pas en arrière était tiré par l'ombre de son passé. Les rires des passants, la musique joyeuse des accordéonistes des Abbesses, le ballet incessant des couples enlacés... Tout cela contrastait violemment avec la mélancolie silencieuse qui le rongait.

Lina s'arrêta enfin devant l'arrêt du funiculaire de Montmartre. Le spectacle des cabines rouges montant et descendant le long de la pente était hypnotisant. Elle se tourna vers Adrien, son sourire s'estompant légèrement, une lueur d'interrogation dans ses yeux.

— Il se fait tard. L'heure de rentrer.

Adrien acquiesça, une pointe de regret naissant en lui. Le temps avait filé, insaisissable.

— Oui.

Le silence s'installa, lourd de toutes les choses non dites. Il la regarda, vraiment la regarda. Son cœur battait à un rythme qu'il ne lui connaissait plus. Il la voulait. Il avait envie de l'embrasser, de la prendre dans ses bras, de se laisser emporter par cette force vive qui émanait d'elle. Mais l'image d'un autre visage, d'un autre sourire, se superposa brutalement sur celui de Lina.

Il détourna le regard, un frisson glacé parcourant son échine. La culpabilité. Ce poison doux qui s'était insinué dans chaque cellule de son corps.

— Merci pour la visite, Lina. C'était... éclairant.

Sa voix rauque trahit l'effort qu'il faisait pour paraître serein. Elle hocha la tête, un peu déçue, mais sans rien laisser transparaître de son

émotion. Elle percevait le mur se relever entre eux, la distance se recréer. Elle s'était sentie si proche, si connectée. Maintenant, il semblait déjà loin.

— De rien, Adrien. Revenez quand vous voulez. Montmartre a encore bien d'autres secrets à partager.

Elle esquissa un sourire triste, puis se retourna, s'engageant vers la station de métro, laissant Adrien seul au pied du funiculaire, sous le regard silencieux de la butte. Il la regarda s'éloigner, sa silhouette svelte se fondre dans la foule parisienne. La ville semblait soudainement plus froide, plus vide. Il porta une main à sa poitrine, sentant les battements anarchiques de son cœur.

Il était dérouté, oui. D'une manière qu'il n'avait pas été depuis la mort de Clara. Cette femme était dangereuse. Dangereuse pour les murs qu'il avait construits. Dangereux pour les certitudes qu'il avait bâties sur le sable mouvant de son deuil. Il se jura de ne pas la revoir. Mais au fond de lui, une autre voix chuchotait, perfide. Une voix qui connaissait le goût du danger.

* * *

Lina ajusta la focale de son vieil argentique, son œil rivé sur la Seine, les reflets tremblants des lumières de Paris s'étirant sur l'eau sombre. La mélodie d'un accordéon s'échappait d'une péniche amarrée plus loin, douce et nostalgique. Un cliché, certes, mais la lumière, ce soir-là, était singulière. Une pluie fine venait de cesser, laissant l'air doux et les pavés luisants. Elle sentait le froid mordant du métal contre sa joue, le poids familier de l'appareil. Autour d'elle, le brouhaha habituel des touristes s'était estompé. Il était tard, et peu de passants s'attardaient encore sur le Pont des Arts.

Elle cherchait l'authentique, l'émotion pure qu'on ne trouvait que dans le creux des silences ou l'éclat fugace d'un regard. Son projet, « L'Amour Parisien », prenait forme, cliché après cliché. Des couples se tenant la main, des amoureux échangeant un baiser volé, des visages solitaires perdus dans leurs pensées, comme des ombres. Elle pensait à Adrien, à ces moments volés près de lui, les conversations qui s'étiraient jusqu'à l'aube dans son petit appartement haussmannien. Un vertige l'envahit, un mélange d'attrance et de peur. Les souvenirs du passé se glissèrent insidieusement, comme une lame froide. Ses doigts se serrèrent sur l'objectif.

Un homme s'arrêta à quelques mètres d'elle, le regard perdu dans le vide. Sa silhouette élancée se détachait sur le fond des réverbères. Une mélancolie palpable émanait de lui. D'instinct, Lina leva son appareil. Le déclic fut doux, presque imperceptible. L'inconnu tourna la tête, surpris, et leurs regards se croisèrent. C'était Adrien. Son cœur fit un bond. Il portait un imperméable sombre, accentuant son allure songeuse. Ses cheveux, d'habitude impeccables, semblaient légèrement ébouriffés par le vent froid. Un frisson parcourut Lina. Paris, encore et toujours, tissait ses fils invisibles.

— Lina ? Murmura Adrien, sa voix empreinte d'une fatigue sourde.

Elle baissa son appareil, un sourire hésitant aux lèvres.

— Adrien. Que fais-tu ici, si tard ?

Il s'approcha, le pas lourd.

— Je... je ne sais pas. Marcher. Respirer. Et toi ? Toujours à la chasse aux images ?

— Toujours. La nuit a des teintes que le jour ignore.

Le silence s'installa, empli de non-dits. Un couple de jeunes amoureux passa près d'eux, riant aux éclats, les bras enlacés. Adrien les suivit du regard, une ombre de tristesse passant sur son

visage. Lina le remarqua. Elle savait ce que ce regard signifiait : le souvenir de sa fiancée, cette plaie béante qui ne se refermait jamais tout à fait. Elle sentit monter en elle une pointe d'agacement, bientôt remplacée par de la compassion.

— Tu devrais rentrer, Adrien. La nuit est froide.

Il secoua la tête.

— Je n'y arrive pas. Je suis... bloqué. Avec le projet de l'opéra. Rien ne vient. C'est vide.

Lina posa une main légère sur son bras. Le tissu de son imperméable était doux et froid. Surtout, elle sentit la tension dans ses muscles.

— Le vide, ça se remplit. Il faut juste trouver les bonnes formes.

— Facile à dire, pour toi. Tes images, elles sont vivantes. La mienne... C'est un mausolée.

Il retira son bras, comme s'il se sentait exposé. Leur échange, d'abord désinvolte, prenait une tournure plus personnelle. Le terrain était glissant, elle le savait. Pourtant, elle ne voulait pas le laisser seul avec ses démons.

— Viens. Allons prendre un café. Il y a un petit bistrot pas loin, qui doit être encore ouvert. Un dernier verre, une dernière discussion.

Il hésita, ses yeux clairs se posant sur elle, hésitants, puis capitulant.

— D'accord. Un café. Juste un.

Ils marchèrent côte à côte, le silence entre eux plus lourd qu'auparavant. Mais cette fois, il n'était pas hostile. C'était le silence de deux êtres qui se reconnaissaient dans leurs fragilités respectives. Il la dirigea vers un café dans une petite rue pavée. Elle leva son appareil photo, et sous le scintillement des lampadaires, elle le revit. Le déclic se fit en douceur. Son regard était intense, sombre. Ce cliché là serait celui d'un homme mélancolique, emprisonné par ses souvenirs. Non intentionnellement, elle venait de révéler au grand jour une partie de la souffrance d'Adrien.

À l'intérieur, l'odeur du café chaud se mêlait à celle de vieilles boiseries. Ils s'assirent à une petite table en bois. Le patron, un homme barbu, leur servit deux expressos fumants.

— Tu sais, j'ai toujours pensé que tu avais un don unique, pour capturer l'âme des choses, reprit Adrien, brisant le silence. Même dans la tristesse.

Lina sourit, touchée par le compliment.

— Et toi, tu as le don de voir au-delà des apparences. Tu pourrais construire des choses qui parlent, qui respirent.

Adrien haussa les épaules, un rictus amer aux lèvres.

— J'ai juste l'impression d'être un simple artisan, pas un artiste.

— L'art, c'est ça. C'est donner une âme à la matière. Tu l'as fait. Tu peux le refaire.

Elle le regarda intensément. Ses yeux d'un noir profond scrutaient les siens, cherchant à percer le voile de sa mélancolie. La blessure la plus profonde d'Adrien, le deuil de sa fiancée, restait une énigme. Il avait tout compartimenté. Les souvenirs étaient rangés dans des tiroirs inaccessibles, mais chaque geste de Lina, chaque parole pleine de vie, menaçait de les ouvrir. Il ne voulait pas vivre avec la culpabilité de l'oubli.

— J'ai rêvé d'elle, cette nuit, confia Adrien, sa voix se voilant légèrement. Elle me regardait, mais son visage était flou.

Lina sentit son cœur se serrer. Elle comprenait, elle aussi, les nuits hantées. L'ex, ce fantôme qui revenait parfois, dans les cauchemars, lui murmurant des mots destructeurs. Le passé était une ancre lourde, qui menaçait de les tirer vers le fond à chaque instant de bonheur.

— Elle est partie, Adrien. Mais la vie n'est pas finie pour autant.

— Je sais ! Rugit-il, faisant sursauter le patron derrière le comptoir. Mais comment continuer

quand une partie de toi est morte avec elle ?
Comment ?

Il baissa la tête, honteux de son éclat. Lina le regarda, les yeux emplis de tristesse. Elle avait vu cette douleur avant, chez d'autres. Elle savait qu'il n'y avait pas de réponse facile.

— Tu n'es pas obligé d'oublier. Juste d'apprendre à vivre avec. C'est comme une cicatrice. Elle est là, elle sera toujours là, mais elle cicatrise.

Elle lui tendit la photo qu'elle venait de prendre. Il la prit, ses doigts effleurant les siens. Il y avait de la vulnérabilité dans cette photo, ce qu'elle aimait capturer le plus. Son visage, si familier, s'y trouvait, mais avec une profondeur nouvelle, un abîme que même lui ne connaissait peut-être pas. La solitude du Pont des Arts, les lumières de Paris, tout concourait à souligner cette mélancolie qui émanait de lui.

— Je l'ai prise sans que tu le saches, avoua Lina. Tu étais... si perdu.

Adrien la fixa, scrutant l'image.

— C'est moi, ça ? Murmura-t-il, comme s'il se voyait pour la première fois.

Il y avait de la douleur et de la surprise dans sa voix. Lina ne répondit pas, le laissant face à son propre reflet. C'était une image brutale de la

réalité, sans fard, une part de son être qu'il avait longtemps cherché à cacher. Elle le vit douter, vaciller, comme si la photographie venait de fissurer quelque chose en lui. Elle sentit alors son propre passé l'envahir, la peur de revivre une relation toxique, la sensation d'être prisonnière d'un amour qui la détruisait. Ses propres cicatrices brûlaient. Leur bonheur naissant était fragile, bâti sur un terrain miné par leurs propres passés. Un souffle d'air glacé traversa le café, rappelant que même au cœur de Paris, les ombres n'étaient jamais loin.

PARTIE II

Les Voies de l'Amour

3.

Chroniques parisiennes

Les pavés humides de la Rive Gauche reflétaient les lumières brouillées des péniches qui glissaient sur la Seine. Lina et Adrien marchaient en silence, le rythme de leurs pas synchronisé par une alchimie naissante. L'air mordant d'octobre fouettait leurs visages, portant avec lui l'odeur métallique du fleuve et le parfum entêtant du marronnier.

— Tu connais l'histoire du Pont Neuf ? demanda Lina, brisant le silence. Elle désigna le plus ancien pont de Paris, dont les arches se découpaient dans la pénombre.

Adrien hocha la tête, ses mains enfouies dans les poches de son manteau. — C'est le plus vieux, oui. Commencé par Henri III, terminé par Henri IV. Il était révolutionnaire pour son époque. Pas de maisons dessus, une vue dégagée sur le fleuve. Il cherchait ses mots, un peu gauche.

— Et même pour le « Cheval de Bronze » d'Henri IV, il a fallu s'y reprendre à deux fois, ajouta Lina avec un sourire, se souvenant d'une anecdote lue la veille. Des fondeurs italiens ont tout gâché en première instance.

Adrien la regarda, un léger sourire aux lèvres, comme si ces détails historiques le tiraient un instant de sa carapace. — Les ratés font partie de l'histoire, j'imagine. Paris en est plein.

Ils continuèrent leur chemin, sous les platanes dénudés des quais. Le murmure des conversations lointaines, la sirène discrète d'un bateau-mouche qui passait sous le Pont des Arts, tout concourait à créer une bulle autour d'eux. Lina sentit une familiarité grandissante s'installer, une facilité troublante avec cet homme à la mélancolie palpable.

— Tu as toujours voulu photographier Paris ? demanda Adrien, en montrant du menton l'appareil qui pendait au cou de Lina.

— Depuis que je suis gamine, répondit-elle. J'ai vu des photos, des films. C'était une ville de rêves. Je ne sais pas, il y a quelque chose ici qui appelle à la création. Et toi, l'architecture ?

Adrien marqua une pause, ses yeux perdus sur les flots sombres. — Mon père était architecte. C'était presque une obligation, une évidence.

Mais ce n'est pas la même chose pour lui que pour moi.

— C'est-à-dire ? Lina ralentit légèrement le pas pour le regarder.

— Lui, il bâtissait pour le concret. Des immeubles, des structures. Moi... moi je rêvais de construire des émotions. Des espaces qui racontent une histoire. Il passa l'écluse pour une voix plus grave. Ça ne marche pas toujours.

Son aveu, chuchoté presque inaudiblement, révéla une fissure dans l'armure qu'il portait. Lina sentit une envie pressante de le sonder, de comprendre ce qui le rendait si... lointain, parfois. Elle s'arrêta devant une des bouquineries qui jalonnaient le quai. Le lampadaire au-dessus d'eux éclairait les ouvrages usés, empilés sur une table.

— Tu lis des romans historiques ? demanda-t-elle, passant son doigt sur la reliure d'un livre ancien.

— Parfois, répondit Adrien, sans grande conviction. Plutôt des essais d'architecture. Ou de la poésie. Ça m'apaise.

— J'ai toujours aimé l'idée qu'un livre a eu mille vies avant d'arriver entre nos mains, réfléchit Lina. Chaque page est une confidence murmurée à travers les âges.

Ils restèrent un instant debout, côte à côte, le silence de nouveau. Lina aurait voulu lui poser d'autres questions, remonter le fil de ses hésitations, mais quelque chose en Adrien, une barrière invisible mais solide, l'en empêchait. Elle sentait le poids d'un secret, une douleur tapie dans les profondeurs de son regard.

— Ton projet... L'Amour Parisien. Ça avance ? demanda Adrien, changeant de sujet, comme s'il sentait son incursion dans son jardin secret.

— Oui, répondit Lina, le remerciant silencieusement de s'y intéresser. Je cherche des couples. Des inconnus, des amoureux de toujours. Le paradoxe de l'amour dans une ville où la solitude peut être si prégnante.

— Et tu penses le trouver ?

— Je ne sais pas. Peut-être que j'essaie de le trouver pour moi-même, avoua-t-elle dans un souffle. C'était une confession inattendue, une vulnérabilité qu'elle ne montrait pas souvent.

Adrien ne répondit rien. Son regard s'était à nouveau perdu sur la pointe de l'Île de la Cité, où la lumière de Notre-Dame se reflétait dans l'eau. Une image d'isolement. Lina sentit une légère frustration monter en elle. C'était comme si chaque pas en avant était suivi d'un pas en arrière avec lui. Elle avait besoin de plus, voulait plus.

Ils atteignirent le square du Vert-Galant, un petit écrin de verdure à la proue de l'île. Les saules pleureurs se balançaient doucement sous la brise nocturne. Lina s'assit sur un banc en pierre, Adrien la rejoignant après un instant d'hésitation.

— J'ai l'impression qu'il y a une partie de toi que je ne parviens pas à atteindre, dit-elle enfin, le regard fixé sur les reflets argentés de la lune sur le fleuve. C'est... désarmant.

Adrien prit une profonde inspiration, son souffle s'échappant en buée dans l'air froid. — C'est... compliqué. Il effleura sa main de la sienne, un geste d'une tendresse inattendue. Plus que tu ne l'imagines.

Sa réponse, évasive, laissa Lina plus perplexe qu'apaisée. Elle sentait qu'il y avait un gouffre entre eux, et qu'il en détenait la clé. Le silence devint pesant, chargé de non-dits. Les lumières de Paris scintillaient autour d'eux, indifférentes à leur trouble. Lina se promet de ne pas abandonner. Pas encore. La ville elle-même, avec ses mystères et ses histoires cachées, l'encourageait à creuser, à chercher au-delà des apparences.

* * *

Le vent d'automne soufflait sur le Pont des Arts, charriant des rires lointains et une odeur de marrons chauds. Lina ajustait l'objectif de son Nikon F6, le cuir usé épousant parfaitement la paume de sa main. Devant elle, un couple s'embrassait, insouciant du monde. Leurs corps s'enchevêtraient dans une danse silencieuse, leur amour une bulle éphémère au cœur de l'effervescence parisienne. C'était le premier cliché de « L'Amour Parisien ».

— Tu as bon œil, murmura Adrien à son oreille.

Sa voix grave fit frissonner Lina. Elle tourna la tête, le vent soulevant quelques mèches rebelles de ses tresses. Adrien se tenait légèrement en retrait, les mains dans les poches de son manteau sombre. Ses yeux, d'un bleu profond, se posaient sur le couple avec une intensité qui la déconcertait.

— Ce n'est que le début, répliqua-t-elle, un léger sourire aux lèvres. Il faut capter l'essence. Pas juste un baiser, mais ce qu'il contient. L'histoire non dite.

Adrien hocha la tête, sans ajouter un mot. Il avait cette façon d'observer, de décortiquer, comme un architecte face à une structure. Lina

aimait ça. Elle se sentait vue, comprise, sans avoir besoin d'explications.

Le couple s'éloigna, les mains liées. Lina baissa son appareil, le regard pensif vers la Seine.

— Tu sais, j'ai toujours été fascinée par le Pont Neuf, dit-elle. Sais-tu que c'est le plus ancien pont de Paris encore debout ?

Adrien s'approcha, son souffle chaud sur sa joue.

— Oui, et malgré son nom, il a été le premier à ne pas avoir de maisons sur ses arches, révolutionnant l'urbanisme de l'époque.

Il y avait un savoir doux dans sa voix, une érudition discrète qui la charmait. Lina pointa son objectif vers le fleuve, imaginant les siècles de destins croisés, d'amours clandestines et de drames qui avaient traversé ses eaux.

— C'est ça, Paris, continua-t-elle. Une superposition d'histoires. Chaque pierre, chaque ruelle, respire le passé. Il y a une mélancolie magnifique, tu ne trouves pas ?

Adrien passa une main sur le parapet de pierre, ses doigts effleurant la mousse qui y avait élu domicile.

— Une mélancolie nécessaire, peut-être, répondit-il, le regard perdu au loin. On porte le poids de tout ce qui a été, que l'on veuille ou non.

Leurs conversations filaient souvent sur ces rivages, entre l'histoire et l'intime, le passé et le présent. Lina sentait que derrière les mots d'Adrien se nichait une douleur qu'il ne nommait pas. Elle-même portait ses fantômes. Les images de son ex, Marc, un artiste peintre égocentrique dont les manipulations l'avaient laissée exsangue, surgissaient parfois sans prévenir, ombres furtives dans le jardin de son esprit.

Les jours suivants, Adrien devint son compagnon d'exploration. Il la suivait, patient, discret, alors qu'elle cherchait l'amour dans les recoins les plus inattendus de Paris. Au Jardin du Luxembourg, parmi les statues des reines de France, elle captura un couple d'étudiants rieurs, partageant un croissant. Adrien lui raconta l'histoire du palais, jadis résidence de Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, qui cherchait à recréer l'ambiance de son Palais Pitti florentin. Lina l'écoutait, observant la façon dont ses mains décrivaient l'architecture, les lignes, les volumes. Il ne parlait pas de son deuil, jamais, mais elle le sentait dans la gravité de ses propos, dans la tendresse amère qu'il portait aux choses anciennes.

Puis ce fut le quartier latin. Devant la Sorbonne, au pied de la statue de Montaigne, elle

surprit deux amoureux se murmurant des poèmes. Adrien, appuyé contre un lampadaire, sourit.

— C'est l'esprit de la ville, dit-il en désignant la façade antique de l'université. La quête du savoir et la puissance des sentiments.

Lina baissa son appareil.

— Tu crois encore en ce genre d'amour, Adrien ? Celui qui dure, qui ne se brise pas ?

La question flotta entre eux, lourde et fragile. Adrien hésita, son regard bleu soudain plus sombre.

— J'aimerais y croire. Je crois en l'amour, oui. En sa capacité à renaître, même après... après l'obscurité.

Il avait failli dire « la mort ». Lina le sentit. Elle n'insista pas. Elle connaissait trop bien ces silences chargés de mots tus.

Un après-midi, alors qu'ils déambulaient le long du Canal Saint-Martin, sous les platanes aux feuilles rousses, Lina aperçut un vieil homme et une vieille femme, assis sur un banc, se tenant la main. Leurs visages étaient burinés par le temps, leurs regards empreints d'une tendresse profonde et immémoriale. C'était l'image parfaite de la durée, de la résilience. Elle leva son appareil, mais

au lieu de déclencher, elle s'arrêta, un étrange sentiment la saisissant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Adrien, sentant son changement d'humeur.

— Je ne sais pas. C'est trop... parfait. Trop simple, presque. J'ai l'impression de photographier une attente, pas une vérité.

Adrien s'assit à côté d'elle sur le banc adjacent, son épaule effleurant la sienne.

— La vérité est souvent complexe, Lina. Le bonheur est une construction fragile, faite de cicatrices et de moments volés.

Il avait raison. L'amour n'était pas que sourires et baisers. C'était aussi la patience, le pardon, la résilience face aux épreuves. Elle repensa à Marc, à ses colères, à ses promesses brisées. L'amour pouvait être une prison dorée, une cage dont elle avait eu tant de mal à s'extraire. Ce projet, « L'Amour Parisien », était aussi une quête personnelle, une façon de comprendre ce qu'elle cherchait, ce qu'elle craignait.

Adrien l'accompagnait lors de ses séances photographiques impromptues. Il tenait son sac, ses objectifs, parlait aux couples qu'elle repérait, les mettant à l'aise avec sa douceur naturelle. Il était devenu plus qu'un ami. Il était un ancrage, une présence rassurante dans le tumulte de ses

pensées. Elle le surprenait parfois à la fixer, ses yeux bleus plongeant dans les siens avec une intensité troublante. Un soir, alors qu'ils partageaient un café et un croissant dans un petit bistrot près de la Place de la Contrescarpe, Adrien sortit son carnet de croquis. Il y dessinait les façades haussmanniennes qu'ils croisaient, les détails architecturaux des ponts. Mais ce soir-là, il esquaissa le profil de Lina, son appareil photo au cou, le regard perdu dans ses pensées.

— Tu me dessines ? demanda-t-elle, surprise mais flattée.

— Tu es l'architecte de ton propre regard, Lina. Et j'aime la façon dont tu construis le monde à travers ton objectif.

Ses mots la touchèrent profondément. Il comprenait son art, sa passion. C'était une connexion rare, précieuse. Elle se sentait plus forte avec lui, comme si sa seule présence atténuait la douleur passée. Cependant, une anxiété sourde persistait en elle. Et s'il, comme Marc, finissait par se lasser, par la blesser ? Les fantômes du passé étaient tenaces.

Un jour, Lina décida de photographier un lieu emblématique de l'amour à Paris, mais avec une touche différente. Ce ne serait pas le Mur des je t'aime à Montmartre, trop évident. Ce serait le

cimetière du Père Lachaise. Adrien, surpris par son choix, ne posa pas de questions.

— C'est là que se rencontrent l'amour et la mort, dit Lina en marchant entre les tombes centenaires. L'attachement au-delà de la vie.

Ils passèrent l'après-midi à arpenter les allées, parmi les sépultures illustres d'Oscar Wilde, de Jim Morrison, d'Édith Piaf. Lina cherchait des signes d'amour éternel : des fleurs fraîches sur une tombe ancienne, un message gravé qui résistait au temps. Adrien, lui, s'arrêtait devant les monuments, étudiant l'architecture funéraire, le symbolisme des statues.

Devant la tombe d'Héloïse et Abélard, les amants maudits du Moyen Âge dont l'histoire tragique avait traversé les siècles, Lina pointa son objectif. Un couple de personnes âgées, main dans la main, se tenait là, absorbé dans la contemplation de la sépulture. Leurs visages étaient marqués par la sérénité et une acceptation silencieuse.

— C'est ça que je cherche, Adrien, murmura Lina, son index sur le déclencheur. L'amour qui transcende tout. Même la mort.

Adrien ne répondit pas tout de suite. Son visage était fermé, ses yeux lointains. Elle le sentit de nouveau s'éloigner, se refermer sur lui-même.

La blessure de sa fiancée remontait à la surface. Le Père Lachaise, avec ses évocations de l'amour éternel et de la perte incommensurable, devait être un lieu de torture pour lui.

— Ce projet... C'est comme un miroir, tu ne trouves pas ? dit-il enfin, sa voix rauque. On projette nos propres désirs, nos peurs.

Lina baissa son appareil, le cœur serré.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est aussi une façon de guérir, non ? De se confronter à ce qui nous hante.

Adrien secoua la tête, un sourire amer aux lèvres.

— Parfois, on a juste l'impression de remuer le couteau dans la plaie.

Un silence pesant s'installa entre eux, rompu seulement par le chant lointain des oiseaux et le bruissement des feuilles mortes sous leurs pieds. Lina ressentit une pointe de frustration. Elle voulait l'aider, le comprendre, mais il restait une part de lui inaccessible, barricadée derrière une douleur qu'elle ne pouvait qu'imaginer.

En sortant du cimetière, le soleil se couchait, teignant le ciel parisien d'un rose orangé flamboyant. La lumière rasante sculptait les façades des immeubles, les transformant en tableaux irréels.

— J'aimerais te montrer un endroit, dit Adrien, brisant enfin le silence. Un endroit qui m'apaise.

Il la guida à travers les rues sinueuses du 20ème arrondissement, jusqu'à un point de vue secret, niché sur les hauteurs de la Butte de Charonne, près de l'église Saint-Germain-de-Charonne. De là, on pouvait apercevoir un pan inattendu de Paris, un mélange de toits et de jardins dissimulés, comme un village au cœur de la ville. Le vent était plus frais ici, et le silence plus profond. L'église, avec son cimetière attenant, dernier vestige d'un ancien village rural, offrait un contraste saisissant avec la modernité environnante. Adrien s'assit sur un muret de pierre, le regard perdu dans le crépuscule qui s'épaississait.

— Ma fiancée... Elle adorait cet endroit. On venait souvent ici, murmura-t-il, la voix à peine audible. Pour s'échapper du bruit.

Lina s'assit près de lui, sans un mot. Elle sentit la douleur à vif dans ses paroles, la présence prégnante de la femme disparue. Elle posa délicatement sa main sur le bras d'Adrien. Il ne la repoussa pas. Au contraire, il tourna légèrement la tête vers elle, ses yeux bleus noyés dans la pénombre, mais d'une intensité brûlante.

— Je n'ai jamais pu aimer à nouveau, Lina. Je me sens coupable. Comme si je la trahissais.

Ses aveux firent vibrer Lina. Elle comprenait si bien ce sentiment. La culpabilité, la peur de remplacer, de trahir les souvenirs. Elle sentait le poids de son propre passé, des chaînes invisibles de Marc qui l'empêchaient de s'abandonner complètement.

— Aimer n'est pas trahir, Adrien. C'est choisir de vivre, même après la perte. Et c'est le plus grand hommage que l'on puisse rendre à ceux qui ne sont plus là.

Elle le regarda, essayant de lui transmettre toute la force de sa conviction. Leurs regards se croisèrent, un instant suspendu entre l'ombre et la lumière. Leurs cœurs battaient à l'unisson, chargés de leurs passés, mais aussi d'une promesse incertaine. Adrien tendit la main, et d'un geste hésitant, effleura sa joue. Son pouce caressa doucement sa peau, un contact électrique qui fit chavirer Lina. Leur proximité était palpable, chargée d'une tension douce et implacable. La soirée avançait, la lueur des réverbères commençait à percer la pénombre.

Adrien se rapprocha, son regard fixé sur ses lèvres. Lina retint sa respiration. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Elle sentait l'attraction, forte, irrésistible. Une part d'elle voulait s'y abandonner, une autre criait à la

prudence, lui rappelant les avertissements silencieux de son propre passé. L'ombre de Marc planait. Est-ce que cet amour naissant, fragile et prometteur, était aussi une menace voilée ? À Montmartre, un couple se séparait devant un restaurant illuminé, une dispute silencieuse aux gestes vifs. Lina sentit un frisson la parcourir. L'amour n'était pas toujours idyllique, et les masques pouvaient tomber à tout moment.

4.

Murmures du passé

Le vibreur du téléphone déchira le silence de l'atelier, une vibration sourde qui se répercuta directement dans la poitrine de Lina. Elle sursaudait, la main tremblante, lâchant presque l'objectif lourd de son Hasselblad. Sur l'écran, le nom de Karim phosphora dans l'obscurité, une inscription fatale. L'air se figea autour d'elle, lourd, pesant, comme l'instant avant l'orage. Les ombres dansantes projetées par l'unique ampoule du plafond devinrent menaçantes, distordant les formes familières des trépieds et des diffuseurs. Elle sentit le froid de l'acier se propager dans ses doigts engourdis, une morsure glaciale qui lui rappela d'autres étreintes.

Elle rejeta l'appel. Instinctivement. Une décharge d'adrénaline la parcourut, laissant derrière elle un goût métallique dans sa bouche asséchée. Le cœur cogna contre ses côtes, un métronome fou. Pourquoi maintenant ? Après

des mois de silence, des mois passés à reconstruire, à respirer, à se réapproprier les contours de sa propre vie. L'appel n'avait duré que quelques secondes, mais l'écho résonnait déjà, un murmure insidieux dans les replis de son esprit.

Elle fixa l'appareil, mais la lumière artificielle des flashes ne suffisait plus à dissiper la brume qui s'installait en elle. Ses clichés de Paris, ses "Amours Parisiens", semblaient dérisoires, évidés de sens. Le rire d'un couple sur le pont des Arts, la main tendue d'un vieil homme à sa compagne dans les Tuileries – que valait toute cette beauté face à la laideur qui venait de resurgir ?

Un deuxième appel. Puis un troisième. La persistance de Karim, sa capacité à s'immiscer, même à distance, la terrifiait. Elle revit son regard, cette lueur possessive qui la figeait autrefois, la privant de tout oxygène. Ce n'était pas un regard amoureux, elle le savait maintenant. C'était un regard qui enfermait. Elle avait fini par briser ces chaînes, non sans mal. La libération avait été un processus lent, douloureux, jalonné de doutes et de retours en arrière.

Elle se souvint des conseils de sa sœur aînée, Aïcha, qui vivait toujours à Dakar. « Lina, il ne changera pas. C'est un prédateur. Sauve-toi. » À

l'époque, elle avait ri, aveuglée par son propre amour toxique. Aujourd'hui, les mots d'Aïcha résonnaient comme une prophétie.

Lina ouvrit sa boîte mail. Un message de Karim. Court, incisif. « On doit parler. Je suis à Paris. » Le souffle lui manqua. Paris ? Comment avait-il fait pour la retrouver ? Le cyberharcèlement était l'une de ses armes favorites, elle le savait. Il avait toujours su comment manipuler, comment s'infiltrer dans les moindres recoins de sa vie.

Elle pensa à Adrien. Son calme, sa douceur, l'apaisement qu'il lui apportait depuis qu'elle l'avait rencontré à Montmartre. Le souvenir de leurs rires sur la Butte, face au Sacré-Cœur, lui arracha un sanglot étranglé. Elle ne pouvait pas lui dire. Non, pas encore. Pas ça. Pas cette part d'elle-même, cette blessure purulente qu'elle espérait avoir refermée à jamais. Adrien avait ses propres démons, ses propres fantômes. Accabler son présent avec les siens, c'était risquer de le faire fuir. Et après ce qu'elle avait traversé, il était le seul ancrage possible.

Elle retourna vers son appareil photo, son refuge. L'objectif était froid sous ses doigts tremblants. Elle tenta de se concentrer, de retrouver la magie de son œil. Paris était là, à

portée de son regard, mais elle ne le voyait plus vraiment. Des bribes de souvenirs avec Karim s'infiltraient dans son champ de vision, superposant leurs ombres à la lumière de la ville. Une dispute rue de Rivoli, sous le regard indifférent des touristes pressés. Une nuit à se terrer dans leur petit appartement du 18ème arrondissement, après une énième crise. Les promesses brisées, les excuses creuses, le cycle infernal de son emprise.

Elle se rappela cette journée, il y a deux ans, où elle avait échappé de peu à un accident sur le boulevard Haussmann, poussée par Karim dans un moment de rage folle. La peur glaciale de ce jour-là revint, la même qui la serrait maintenant.

« Lina ? »

La voix d'Adrien la fit bondir. Il venait d'entrer dans l'atelier, son sourire habituel éclairant la pièce. Il portait un plan architectural roulé sous le bras. Il ne remarqua rien. Son inattention la soulagea et l'anéantit à la fois.

— Ça va ? Tu es pâle.

Son regard curieux. Lina se força à sourire, un masque d'habitude.

— Oui, juste un coup de fatigue. Les lumières de l'atelier... ça ne me réussit pas.

Il s'approcha, posa sa main sur son front. La chaleur de son contact fut une bouffée d'oxygène. Mais elle s'accompagna aussi d'un sentiment de culpabilité lancinant.

— Tu devrais te reposer un peu. Tu travailles trop pour l'exposition.

L'exposition. Son projet "L'Amour Parisien". L'ironie de la situation la frappa. Elle était censée capturer l'amour, sa vulnérabilité, sa force, alors qu'elle-même était assaillie par la peur, et un secret toxique.

— Non, ça va. Je dois finir ces retouches. Tu as passé une bonne journée ?

Elle tenta de dévier la conversation, de s'enfouir sous une montagne de banalités. Il parla de son projet architectural, de la construction d'un nouveau bâtiment impersonnel dont il se plaignait mais devait respecter les contraintes, un mastodonte de verre et d'acier près de la Défense. Il était passionné, mais une pointe de lassitude perçait dans ses paroles. Il y avait en lui un artiste qui se sentait étouffé, un rêveur entravé. Elle connaissait ce sentiment.

Alors qu'il détaillait les plans, Lina jeta un coup d'œil furtif à son téléphone. Un nouveau message. Un numéro inconnu. « Je t'attends au café des Deux Moulins, à Montmartre. Dans une heure. Si

tu ne viens pas... » Le message s'interrompait là, mais l'implicite était clair. La menace était latente, silencieuse, mais terrifiante. Le café des Deux Moulins, là où elle avait rencontré Adrien, là où leur histoire avait débuté, un lieu emblématique du quartier, célèbre pour son apparition dans le film d'Amélie Poulain. C'était une provocation. Un affront. Karim voulait souiller leur jardin secret.

Un frisson la parcourut. Elle devait y aller. Elle n'avait pas le choix. Le passé resurgissait, plus virulent que jamais.

— Je crois que je vais sortir prendre l'air, dit-elle, la voix plus assurée qu'elle ne l'aurait cru. J'ai besoin de changer d'optique. Littéralement.

Adrien la regarda, un brin inquiet.

— Tu es sûre que ça va ? Tu ne m'as rien dit...

— Non, non. Juste une balade. Je te rejoins pour dîner.

Elle pressa ses lèvres contre sa joue, esquivant son regard. Il y avait une urgence dans ses gestes, une précipitation qu'il ne put ignorer.

— D'accord. Mais sois prudente. Paris la nuit...

Elle sortit de l'atelier, l'air frais de la rue Saint-Honoré ne parvenant pas à dissiper la chaleur qui montait en elle. La honte et la peur se

mélangeaient, un cocktail amer dans sa gorge. Elle devait faire face à Karim. Seule. Et quoi qu'il arrive, Adrien ne devait rien savoir. Pas encore. Jamais, si elle le pouvait. Elle enfila son pardessus et se fondit dans la foule, cherchant un taxi. Chaque pas l'éloignait d'Adrien, et la rapprochait de cet abîme qu'elle pensait avoir fui. Le pavé parisien, habituellement si accueillant, semblait soudain hostile, chaque réverbère une sentinelle silencieuse de son mensonge. La nuit de Paris promettait d'être longue.

* * *

Le parfum persistant de lilas et de chèvrefeuille, vestige d'un bouquet fané depuis longtemps, s'accrochait aux étoffes des coussins du salon. Adrien effleura du bout des doigts la soie d'un châle oublié sur le dossier du canapé en velours grenat. Les rais de lumière du matin, filtrant à travers les hautes fenêtres haussmanniennes de son appartement de la rue Berthe, découpaient la poussière en suspension, danse macabre au rythme lourd de son cœur. Chaque objet dans cette pièce criait le nom

d'Élise. Pas l'Élise qui allait arriver, mais l'autre. Celle qui avait disparu.

Il n'avait rien bougé depuis deux ans. Le même recueil de poèmes de Baudelaire, **Les Fleurs du Mal**, était posé sur la table basse, annoté de la main élégante de sa fiancée, Élise. La tasse de thé à demi-vidée, oui, il l'avait discrètement remplacée, mais son empreinte subsistait, gravée dans sa mémoire. L'appartement, grand mais trop silencieux, était une capsule temporelle, un mausolée personnel. Il était architecte. Il bâtissait des mondes pour les autres, mais le sien restait figé dans le marbre du deuil.

Un coup léger à la porte le tira de sa torpeur. L'autre Élise. Son amie d'enfance. Elle le connaissait mieux que personne, peut-être trop bien.

— Adrien, tu es là ? Sa voix était douce, mais trahissait une légère anxiété.

Il ouvrit. Élise, avec ses cheveux châtain coupés court et ses yeux clairs, portait son habituel sourire professionnel, celui qu'elle arborait à la galerie d'art où elle travaillait, mais une ombre planait au-dessus de ses traits habituellement enjoués. Elle balaya du regard le salon, le même que la semaine dernière, le mois

dernier, l'année dernière. Un soupir presque inaudible lui échappa.

— Toujours pareil, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, ses yeux s'attardant sur le châte.

— Pourquoi changer ce qui est parfait ? répondit Adrien, une pointe d'ironie amère dans la voix.

Il savait qu'elle ne parlait pas du décor. Elle parlait de son incapacité à lâcher prise. Élise ôta son manteau, un trench-coat beige impeccable, et le posa méticuleusement sur une chaise, évitant soigneusement le dossier où reposait le châte de l'autre Élise. Une distance subtile s'était installée entre eux, une tension palpable comme un fil tendu.

— Comment s'est passé ton week-end ? J'ai entendu dire que tu avais... visité une exposition.

Son intonation était faussement désinvolte. Adrien sentit une légère piquûre. Elle faisait allusion à Lina. Il avait mentionné, d'un ton neutre, avoir croisé « une photographe » lors de la dernière biennale d'art contemporain *Résonances* à la Villette, sans s'étendre. Élise avait manifestement mené sa petite enquête.

— Très bien, répondit-il. Un travail intéressant. Beaucoup d'énergie.

Il ne voulait pas évoquer Lina. Pas avec elle. Pas ici.

— Énergie, c'est ça... répéta-t-elle, son regard s'attardant sur une série de photos encadrées, des tirages noir et blanc où l'autre Élise souriait, lumineuse.

Elle s'approcha de la cheminée en marbre. Audessus trônait une photographie d'eux deux, jeunes, insoucians, sur le Pont des Arts. L'image était légèrement jaunie par le temps, mais le bonheur qu'elle dégageait était intact, cru. Élise (l'amie) serra inconsciemment les poings.

— Tu sais, Adrien... c'est bien de ressentir de l'énergie. De l'art. Mais il faut aussi... vivre.

Sa voix s'était faite plus grave, presque suppliante. Elle ne le quitta pas du regard, cherchant une fêlure, un signe qu'il l'entendait.

Adrien ne bougea pas. Il était prisonnier de l'odeur de lilas, du silence, des fantômes.

— Je vis, Élise. Je travaille. Je construis.

— Tu construis des coquilles vides, Adrien, lâcha-t-elle, la voix vibrante d'une émotion qu'elle tentait de réprimer. Des immeubles froids. Tu te perds dans des lignes droites quand ton âme veut des courbes.

Il fronça les sourcils. La blessure était trop vive. Son dernier projet architectural, un gratte-

ciel de verre et d'acier dans le quartier de La Défense, était devenu pour lui une thérapie par la froideur, un rempart contre le chaos émotionnel. Un projet qu'elle détestait viscéralement.

— Tu ne comprends pas, dit-il, le ton dur. C'est ma manière de...

— De t'enfuir ? Mais de quoi, Adrien ? De vivre ? De ressentir à nouveau ? Toi qui as toujours été si passionné, si entier ! Elle fit un pas vers lui, les yeux brillants. Tu te meurs à petit feu dans ce musée de tes souvenirs.

Élise le poussait, franchissant une ligne invisible. Il le sentit. La colère monta en lui, une montée inattendue, corrosive.

— Ne me dis pas ce que je dois ressentir ! s'écria-t-il, un rare éclat de rage dans sa voix habituellement maîtrisée. Tu ne sais rien de ce que je traverse.

Le silence se fit lourd, assourdissant. Élise recula, blessée, mais son regard ne vacilla pas. Il y avait de la peine, oui, mais aussi une détermination glaciale.

— Je sais que tu évites. Qu'à chaque fois qu'une lueur apparaît, tu te refermes. Et cette Lina... Elle marqua une pause, le nom prononcé comme une épine. C'est une lueur, n'est-ce pas ?

Adrien détourna le regard, serrant les mâchoires. L'image de Lina, son rire cristallin, sa façon d'embrasser Paris avec son objectif, tout cela pulsa en lui. C'était une lueur, une faible flamme dans la nuit de son deuil. Et Élise venait d'y souffler dessus, un vent glacial.

— Elle ne... Elle n'a rien à voir là-dedans, balbutia-t-il, les mots peinant à sortir.

— Ah bon ? Vraiment ? rétorqua-t-elle, un sourire forcé se dessinant sur ses lèvres. Parce que d'après ce que j'entends, elle a beaucoup à voir. Elle a même un projet sur l'amour à Paris. L'amour. Tu te rends compte de l'ironie ?

Chaque mot était un coup de poignard. Il sentit la jalousie, épaisse, presque palpable, émanant d'elle. Ce n'était pas seulement l'amie qui s'inquiétait de le voir enchaîné à son passé. C'était une femme qui l'avait toujours aimé, en secret, et qui voyait une intruse s'approcher du sanctuaire qu'elle espérait, un jour, pouvoir partager.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, Élise. Tu n'as pas le droit d'interpréter mes... mes rencontres.

— Tes rencontres, Adrien ? Ou tes fuites ? Elle avançait de nouveau, son visage proche du sien, ses yeux scrutateurs. Je te connais depuis toujours.

J'ai vu la manière dont tu la regardais quand tu parlais d'elle, même si tu t'en défends.

Il sentit le sol s'effondrer sous ses pieds. L'intensité de son regard l'oppressait. Elle avait vu. Elle avait tout compris, ou du moins, elle avait tout ressenti. La fragilité de sa nouvelle connexion avec Lina était exposée, mise à nu sous le regard acéré d'Élise. Il se sentit acculé.

— Ce n'est pas ton problème, murmura-t-il, cherchant à se dégager, à créer de la distance.

— Mon problème ? Adrien, ton bonheur a toujours été mon problème. Et si tu continues à t'accrocher à des fantômes, tu ne seras jamais heureux. Jamais.

Elle laissa sa phrase suspendue, lourde de menace et de désespoir. Ses yeux s'attardèrent une dernière fois sur la photographie du couple souriant, sur le Pont des Arts. Un pincement au cœur. Pas pour l'Élise disparue, non. Pour l'homme qu'elle était en train de perdre, et la femme qu'elle était en train de devenir, poussée par une jalousie dévorante. Elle ramassa son manteau, le glissa sur ses épaules.

— Réfléchis-y, Adrien. Il est temps de choisir entre le passé et... et ce que tu pourrais avoir.

Elle sortit sans un mot de plus, laissant Adrien seul dans le silence lourd de son appartement,

assailli par le parfum des lilas fanés et les murmures persistants des fantômes. Le châle de soie sur le canapé semblait soudain peser des tonnes, et le rire de Lina, si léger, si neuf, luttait pour survivre dans l'écho assourdissant du passé. Adrien resta immobile, le regard vide, contemplant le vide laissé par Élise, et le chaos qu'elle venait d'installer dans son âme. Le fantôme de son ancienne fiancée planait toujours, mais un nouveau fantôme, celui d'une jalousie insidieuse, venait de s'installer, bien plus vivant et menaçant.

PARTIE III

Les Épreuves de l'Âme

5.

Tensions enfouies

Le crayon d'Adrien traça une ligne hésitante. Non. Faux. Tout était faux. Il froissa le croquis. Le papier craqua, un son sec, définitif. Une autre feuille vierge glissa sur son bureau encombré. Des piles de livres d'architecture, des maquettes embryonnaires, des tasses de café vides formaient un rempart autour de lui. Le soleil de fin d'après-midi, filtré par les verrières de son appartement-atelier près du canal Saint-Martin, baignait la pièce d'une lumière douce, presque trompeuse. Cette douceur contrastait violemment avec la tempête qui faisait rage en lui.

Il fixait le plan du projet : une tour de verre et d'acier, froide, impersonnelle. Il devait être innovant, audacieux. Au lieu de cela, il le trouvait vide, sans âme. Un mausolée moderne. Il pensa à Sarah, sa fiancée disparue. À l'époque, ils avaient rêvé ensemble d'espaces lumineux, chaleureux,

de bâtiments qui respirent la vie. Ce projet-là n'était que le reflet de son propre vide.

— Adrien ?

La voix de Lina, douce et insistante, le tira de ses pensées. Il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, ni ses pas sur le parquet. Il se raidit.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il, un ton plus abrupt qu'il ne l'aurait voulu.

Lina portait une écharpe colorée qui tranchait avec l'austérité de son pull. Elle tenait dans ses mains son appareil photo fétiche, un Leica M6.

— Je pensais que tu serais seul. Je suis passée voir comment tu allais. Tu ne réponds plus à mes messages.

Elle fit un pas vers le bureau, esquivant une pile de magazines d'architecture. Ses yeux glissèrent sur les croquis froissés, puis sur le plan déployé. Elle fronça les sourcils.

— C'est ton projet ?

Adrien se leva brusquement.

— Oui. Et non. Peu importe.

Il tourna le dos, s'approchant de la grande fenêtre qui offrait une vue sur le canal. Des péniches glissaient silencieusement. Le mouvement apaisant de l'eau ne parvenait pas à calmer son agitation intérieure.

— Tu as l'air... préoccupé. Ça ne va pas ?

Lina s'approcha, le cœur serré. Elle sentait la tension irradier de lui. Elle posa délicatement la main sur son bras, un geste simple, rempli d'inquiétude. Il se détourna. Son toucher, habituellement si réconfortant, lui semblait maintenant une intrusion.

— Je suis juste fatigué. Le projet me prend trop.

La lumière du soleil commença à décliner, teintant les façades haussmanniennes de l'autre côté du canal de teintes orangées.

* * *

Les lumières de l'atelier vacillaient, dessinant des ombres mouvantes sur les tirages étalés. Lina fronçait les sourcils, la loupe rivée à l'œil, étudiant chaque grain d'argent, chaque nuance de gris. Son projet, « L'Amour Parisien », prenait forme, s'affinait. Paris, vibrant de passions et de secrets, s'offrait à son objectif. Elle voyait l'œuvre. Elle sentait le succès, si proche. Son ambition, féroce, consumait toute pensée parasite. Presque.

Un son familier fendit le silence, celui de son téléphone vibrant sur la table métallique. Un

numéro inconnu. Elle hésita, le cœur bondissant d'un coup sec. Une sensation glacée lui remonta l'échine. Elle rejeta l'appel. Reprit sa loupe. Mais la concentration avait fui, s'était évaporée comme la brume matinale sur la Seine. Paris, soudain, semblait moins lumineux.

Le vibreur insista, plus pressant. Même numéro. Alors, une image jaillit, nette, impitoyable : une main qu'elle avait crue aimante, se refermant sur son bras, un regard noir de reproches, une voix rauque instillant le doute. Karim. Elle sentit ses tempes battre. Une sueur froide perla sur sa nuque. Non. Pas ici. Pas maintenant.

Elle décrocha, une étrange combinaison de colère et de peur nouée dans sa gorge.

— Allô ?

Un silence. Puis, la voix. Grave, posée, dangereusement familière.

— Lina. Je savais que tu allais décrocher.

Son nom prononcé ainsi réveilla des fantômes endormis. Des années, des milliers de kilomètres, et pourtant, cette voix traversait tout.

— Que veux-tu, Karim ? l'interrogea-t-elle, sa propre voix à peine un chuchotement, étranglée.

— Je suis à Paris, Lina. Je voulais te le dire.

Le souffle lui manqua. Il ne pouvait pas être là. Pas dans *son* Paris, son refuge, son tremplin.

— Quoi ? Mais... pourquoi ?

— J'avais envie de changer d'air. De revoir d'anciennes connaissances. Et puis, je me suis dit que Paris te plaisait tellement, ça me ferait plaisir de voir ce que tu deviens.

Un faux-semblant de bienveillance qui masquait si bien la menace. Il avait toujours excellé dans l'art de manipuler, de tordre les mots, de s'immiscer dans les interstices de son âme.

— Ne m'appelle plus. Non. Ne cherche plus à me contacter.

Elle raccrocha brusquement, ses mains tremblantes. Le téléphone lui échappa des doigts, rebondissant sur les tirages. Le visage d'Adrien lui apparut, son sourire doux, son regard mélancolique qu'elle commençait tout juste à apprivoiser. Adrien. Une nouvelle page. Une chance de construire, de respirer, de croire à l'amour. Mais Karim... c'était le livre refermé d'une histoire qu'elle pensait avoir brûlée.

Elle revit le petit appartement à Dakar, les disputes incessantes, les objets cassés, les promesses brisées. La jalousie malade, les accusations infondées. Non, elle ne reviendrait pas dans cette spirale. Jamais. Le mot "toxique"

résonnait dans sa tête, aigu, implacable. Elle avait lutté si fort pour s'en extraire, pour retrouver la lumière, pour laisser la rage et la peur derrière elle. Son visa pour Paris n'était pas seulement un sésame pour l'art, c'était une évasion, une renaissance.

Ses yeux s'attardèrent sur un cliché représentant un couple d'amoureux échangeant un baiser sur le Pont des Arts. L'image irradiait une tendresse qu'elle avait mis tant d'efforts à capturer. Maintenant, le souvenir de Karim venait en souiller la pureté. Il salissait tout.

Lina prit une profonde inspiration, tentant de tempérer la panique qui montait. Elle ne pouvait pas laisser cette ombre du passé engloutir son présent, son futur. Son expo. Adrien. Tout était en jeu. Elle se força à penser rationnellement. Comment faire ? L'ignorer ? Le confronter ? Il était prédateur dans l'âme, elle le savait. L'ignorer pourrait l'enrager, le rendre plus persistant. Le confronter... c'était lui ouvrir une porte.

Elle se saisit de son ordinateur portable, tapant fébrilement le nom de Karim sur les réseaux sociaux. Elle ne le faisait jamais, avait scrupuleusement effacé toute trace de lui de sa vie numérique. Mais là, une impulsion la poussait. Elle le trouva. Des photos récentes. Il avait l'air

prospère. Un costume coûteux. Un fond familial. La gare du Nord. Il avait posté cette photo il y a moins d'une heure. Il était là. Réel.

Elle imaginait ses pas résonner dans les rues parisiennes, ses yeux perçant, son sourire charmeur et trompeur. Il était à quelques stations de métro d'elle, peut-être. L'idée la fit frissonner. Une angoisse sourde lui serra la poitrine.

Un message de Karim apparut sur son écran : « On pourrait prendre un café, pas vrai ? Pour le bon vieux temps. Je suis au Café de Flore. »

Le Café de Flore. L'un de ses endroits préférés à Saint-Germain-des-Prés, un lieu qu'elle avait fait découvrir à Adrien il y a seulement quelques jours. Le cœur de Lina rata un battant. Il savait. Il savait où la trouver, connaissait ses habitudes, ou du moins, avait deviné là où les âmes artistiques de Paris aimaient se retrouver. C'était une provocation, rien de moins. Il jouait. Il la traquait.

« Je suis une autre personne aujourd'hui, » se dit-elle, essayant de se convaincre. Mais la petite fille terrorisée qui avait fui Dakar semblait encore tapie au fond de son cœur.

Elle se dirigea vers la fenêtre de l'atelier, la serrant fermement, ses phalanges blanchies. Paris s'étendait devant elle, magnifique et indifférent à son tourment. Les lumières créaient une myriade

d'étoiles sur l'asphalte mouillé. Elle avait besoin d'Adrien. Son calme, sa présence, son regard rêveur. Mais comment lui dire ? Comment abîmer la délicatesse de leur relation avec cette noirceur qui la rattrapait ?

L'idée même de raconter à Adrien son passé avec Karim était insupportable. De revoir le dégoût, ou pire, le jugement, dans ses yeux. Il avait ses propres fantômes. Elle ne voulait pas ajouter les siens à son fardeau.

Elle se força à revenir à ses tirages. Le couple sur le Pont des Arts. La tendresse, l'abandon. Une lame de fond la submergea. Comment capturer l'amour quand on le craint si profondément ? Son projet, son ambition, son refuge, tout vacillait. La peur n'était pas seulement pour elle-même. C'était la peur que Karim détruise tout ce qu'elle construisait, qu'il sabote cette nouvelle confiance qu'elle plaçait en la vie, en l'amour.

Elle envoya un message bref à Karim : « Je ne viendrai pas. »

Pas de justification. Pas d'explication. Juste une fin de non-recevoir. Mais elle savait que cela ne suffirait pas. Elle avait déjà vu cette détermination, cette obstination. Il ne lâcherait pas.

Le silence retomba sur l'atelier, plus lourd qu'avant. Le téléphone resta muet. Trop calme. C'était ça, le plus angoissant. Il était là, son ombre planait sur elle, silencieusement. Elle se sentait surveillée, traquée, même au cœur de son propre sanctuaire.

Adrien lui avait dit qu'elle était l'écho de Paris, une nouvelle voix, une nouvelle lumière. Mais Karim était l'écho d'un passé sombre, une mélodie discordante qui menaçait de briser la symphonie naissante. Une décision devait être prise, et rapidement. Mais laquelle ? La fuite avait toujours fonctionné. Mais là, elle n'avait nulle part où aller, pas cette fois-ci. Paris était son chez-soi. Et Karim était déjà là.

Plus Lina tentait de chasser l'image de Karim, plus il s'ancrait dans son esprit, une sorte de virus qui infectait sa pensée. Elle se revit, jeune et naïve, débarquant à Dakar, pleine d'espoirs et de rêves. Comment avait-elle pu ne pas voir les signaux, les petits drapeaux rouges agités au début ? Son besoin de contrôler, d'isoler, de posséder. Elle avait cru à l'amour passionnel, absolu. Elle avait confondu l'obsession avec la dévotion. Il avait transformé sa confiance en une dépendance malsaine, brisant méthodiquement son estime d'elle-même, lui faisant croire qu'elle ne valait rien

sans lui. Les souvenirs étaient clairs, brutaux. Les manipulations, les larmes, le silence punitif qui la faisait douter de sa propre raison.

Elle se leva et arpenta l'atelier, les pas lourds. Son projet photographique, qui était une célébration de l'amour sous toutes ses formes, lui semblait désormais une gigantesque mascarade. Comment oserait-elle documenter la beauté de l'amour quand elle-même était si brisée, si hantée par son côté le plus sombre ? Chaque sourire capturé devenait ironique, chaque caresse, une trahison potentielle.

Un nouveau message, cette fois sur WhatsApp. Une photo. Karim, souriant, devant la Dame de Fer, la Tour Eiffel. Il avait l'air décontracté, indifférent. Un touriste lambda. Mais elle savait que c'était un message, une preuve de sa proximité, une affirmation de son emprise. L'horloge interne de Lina s'accéléra. L'air se fit plus rare.

Elle hésita un instant, son pouce effleurant l'icône d'appel d'Adrien. Son prénom sur l'écran. Il était sa bouée de sauvetage. Mais la honte la paralysait. Comment lui parler de ça ? De cette partie d'elle qu'elle cachait si farouchement ? Elle ne voulait pas ternir l'image qu'il avait d'elle, cette

femme forte, artiste, indépendante. Elle ne voulait pas devenir la victime de nouveau.

Elle posa le téléphone, rejeta l'idée. Elle gèrerait. Seule. Comme toujours. Elle avait appris à s'endurcir, à se protéger. Paris lui avait offert cette armure, cette distance. Elle allait l'utiliser.

Elle prit son appareil photo, un Canon EOS 5D Mark IV, lourd, sécurisant dans ses mains. Le son du déclencheur, net, mécanique, la ramena à la réalité. Elle devait travailler. Elle devait produire. L'exposition approchait. C'était sa priorité, son bouclier, son avenir. Le reste n'était que bruit.

Mais le bruit persistait. Le souvenir de Karim dans la Pâtisserie de l'Église, un établissement bien connu du 15^e arrondissement où elle aimait savourer un macaron après ses séances photo, la fit grimacer. Il était partout. Ou il voulait qu'elle le croie.

La porte de l'atelier. Elle vérifia la serrure, un double tour, puis le verrou. Une paranoïa qu'elle pensait avoir enterrée se réveillait brusquement. Elle ne se sentait plus en sécurité dans son propre espace, son havre de création. L'écho du passé empoisonnait son présent.

Qu'allait-il faire ensuite ? Se présenter devant chez elle ? L'attendre à la sortie d'un musée ? Elle

revit son regard. Le regard d'un homme qui ne lâche jamais. Elle avait besoin d'un plan. Vite. Avant de sombrer à nouveau dans l'ombre qu'il projetait. Le jeu de Karim venait de commencer. Et Lina savait comment il jouait.

6.

Distances et Doutes

Le sifflement aigu de l'imprimante grand format déchirait le silence relatif de l'atelier de Lina, rue des Partants, en plein cœur de Belleville. L'odeur âcre de l'encre pigmentaire se mêlait au parfum persistant du café froid et à une légère effluve métallique de révélateur, vestige de ses expérimentations argentiques passées. Des tirages grand format tapissaient les murs, des clichés en noir et blanc de couples enlacés, de mains jointes, de visages rieurs ou pensifs. Autant de fragments d'« L'Amour Parisien », son exposition à venir, son obsession. Sept jours. Sept jours la séparaient de l'inauguration à la galerie.

Son téléphone vibra sur l'établi. Un numéro inconnu. Elle hésita, le cœur bondissant. Marc. Toujours Marc. Il n'avait pas cessé de la harceler depuis leur dernière confrontation. Le message était concis, menaçant à peine voilé : « J'espère que tu as réglé tes dettes, Lina. Les dettes, on les

paie toujours. » Ses doigts se crispèrent autour du boîtier en aluminium. Pourquoi maintenant ? Pourquoi à ce moment crucial ?

Elle sentit l'angoisse monter, une vague glacée qui lui serrait la gorge. Elle déverrouilla l'écran et consulta la notification. Un e-mail de la galerie Chappe, près du Centre Pompidou, lui rappelant les délais pour la livraison des œuvres. « La pression est le prix à payer pour l'art, » avait osé lui dire son ancienne professeure à l'École Nationale Supérieure de la Photographie. Mais cette pression-là, elle était différente. Elle était personnelle, pernicieuse.

La porte de l'atelier grinça, puis s'ouvrit. Adrien. Son pas résonnait sur le parquet brut. Il portait sa parka habituelle, quelques gouttes de pluie brillante sur ses cheveux sombres et une pochette de plans froissée sous le bras. La lumière tamisée de l'atelier ne parvenait pas à dissiper l'ombre persistante sous ses yeux. Il s'affala sur le vieux canapé en cuir, sans un mot, ses yeux rivés sur le vague.

— Ça a été ? demanda Lina, sa voix trahissant une pointe d'anxiété.

— Une autre journée à tenter de convaincre des banquiers obtus de la pertinence d'un nouveau concept de bâtiment intelligent, un

véritable casse-tête architectural, marmonna Adrien en détachant sa cravate. Ils ne comprennent rien à l'esthétique. Que de la rentabilité.

Il posa sa pochette sur la table basse, les plans s'éparpillant. Une maquette détaillée, un agencement complexe de lignes et de volumes, préfigurait un immeuble austère, presque clinique. Le « Monolithe Urbain », comme il l'appelait, symbolisant une quête de pureté et d'efficacité, un hommage involontaire à la froideur. Ce projet, dont la construction était envisagée dans le nouveau quartier de La Défense, était devenu son refuge, une distraction à sa douleur, mais aussi un fardeau. Il renvoyait aux théories architecturales du courant brutaliste, que certains considéraient comme visionnaire et d'autres comme déshumanisant.

Lina observa les plans, une grimace se dessinant sur son visage. Le contraste était frappant entre son monde d'émotions capturées et celui d'Adrien, fait de béton et d'angles droits.

— J'ai eu la galerie Chappe, lança Lina, essayant de rompre le silence pesant. Ils veulent confirmer la livraison pour mardi. Il faut que je finisse les tirages finaux et que je les monte sur Dibond. Le temps me manque.

Adrien hochâ la tête, sans lever les yeux de ses plans. Son regard était lointain, absorbé par son propre édifice de soucis.

— Mardi, c'est bien, commenta-t-il d'une voix neutre. Tu devrais t'organiser.

Lina sentit une pointe d'agacement monter. "T'organiser" ? Comme si elle se laissait déborder par la paresse.

— Adrien, ce n'est pas juste une question d'organisation, dit-elle, sa voix prenant une inflexion plus aiguë. C'est l'exposition. Ma première exposition solo à Paris ! Tu te rends compte de ce que ça représente ? C'est tout ce pourquoi je me suis battue. Tout ce que j'ai mis de moi dans ces photos.

Elle désigna d'un geste large les clichés qui la renvoyaient à son propre passé, à ses doutes. Les visages émus, les corps mêlés, la lumière de Paris jouant sur les peaux.

— J'ai compris, Lina, acquiesça Adrien, sans conviction, son regard toujours perdu dans les méandres de son projet. C'est important. Mais ce qui est important pour moi, aujourd'hui, c'est que ce « Monolithe Urbain » voit le jour en moins d'une année. Tu sais, la concurrence est féroce dans l'architecture parisienne. Il y a tellement de projets en retard, de budgets dépassés.

Il se frotta les tempes du bout des doigts, un geste de lassitude qu'elle connaissait bien. C'était le signe qu'il s'enfonçait dans sa bulle, que tout le reste devenait secondaire. Le poids de son deuil, sa mélancolie, son incapacité à dépasser le passé, tout cela se matérialisait dans cette distance qu'il créait, involontairement peut-être. Il était comme un puits sans fond, aspirant toute énergie autour de lui. Lina, elle, se débattait dans ses propres ténèbres, entre l'ambition artistique et la peur d'un passé qui revenait la hanter.

Elle hésita. Devait-elle lui parler de Marc ? De ce message menaçant, de la peur qui la serrait ? Elle avait peur de sa réaction, de son incompréhension. Il avait déjà du mal à gérer ses propres démons. Lui en rajouter un autre, un ex violent et vindicatif, c'était trop. Elle se sentait seule, terriblement seule.

— Et si je n'y arrivais pas ? murmura-t-elle finalement, sa voix à peine audible. Si l'exposition était un échec ?

Adrien releva enfin les yeux. Il la regarda, un instant, mais son regard ne la traversait pas vraiment. Il la voyait, mais ne la percevait pas.

— Tu es talentueuse, Lina, répondit-il d'une voix monocorde. N'aie pas peur. Un échec n'est jamais définitif. Et puis, « le grand art ne consiste

pas à trouver de nouvelles réponses, mais à les avoir vues quand elles n'étaient pas encore là, » avait dit André Malraux.

Il se leva, attrapa sa pochette, les plans froissés menaçant de s'échapper. L'imprimante ralentissait son labeur, le sifflement aigu se transformant en un grincement sourd.

— Je suis crevé, dit-il. Je vais prendre l'air. Histoire de voir ce que ça donne, d'entendre les bruits de la ville la nuit.

Il sortit, la porte claquant doucement derrière lui, la laissant seule dans le silence lourd de l'atelier. Seule avec l'odeur de l'encre, le bruit de ses propres pensées et la menace silencieuse de Marc. Elle regarda son téléphone, l'écran noir reflétant son visage anxieux. Elle n'avait pas répondu au message. La Galerie Chappe, en plein quartier du Marais, un espace d'art contemporain réputé, attendait ses œuvres. Elle devait se concentrer, se battre. Mais comment faire quand on se sentait si fragile, si seule ?

Elle s'approcha d'un des tirages, un couple se tenant la main sur le pont des Arts, le cadenas symbole de leur amour capturé dans une lumière douce et mélancolique. L'image vibrait d'une tendresse qu'elle ne ressentait plus en elle. Le pont des Arts est d'ailleurs, connu sous le nom de

« passerelle des Arts » depuis sa reconstruction en 1980 et sa réouverture en 1984. C'est le lieu de rendez-vous de la jeune génération parisienne, des peintres dessinateurs et de tous les amoureux de la capitale comme des clichés de carte postale. Une goutte tomba sur le cliché, brouillant légèrement l'image. Une larme. Ou était-ce l'humidité ambiante de Paris ? Elle ne savait plus. Elle se sentait prise au piège, entre son passé et un avenir incertain, entre l'ambition dévorante et la peur paralysante.

Elle entendit le klaxon strident d'un taxi dans la rue, les rires lointains de fêtards. Paris, la ville lumière, semblait se moquer de sa solitude.

Elle reprit son téléphone, son pouce planant au-dessus du clavier. Elle tapa un message, puis l'effaça. Non. Pas encore. Pas ce soir. Elle devait tenir. Pour elle. Pour son art. Pour prouver à Marc qu'il n'avait plus de prise sur elle. Et peut-être, juste peut-être, pour qu'Adrien finisse par la revoir, vraiment. Elle se sentait comme le Pont Neuf, ce vieux pont au cœur de Paris qui a vu tant de choses, tant d'histoires, mais qui reste là, solide, malgré les courants et les fracas du monde. Mais pour combien de temps ?

Le cliquetis des tasses à café résonnait dans le silence tendu qui s'était installé entre Lina et Adrien. Assis face à face à La Closerie des Lilas, dans le 6^e arrondissement de Paris, l'atmosphère bourdonnante du café historique, témoin des solitudes créatives de tant d'écrivains et d'artistes, semblait amplifier leur propre isolement. La lumière tamisée, filtrée par les stores, accentuait les ombres sous leurs yeux, reflets de nuits passées à ruminer.

— Ça va, ton projet ? murmura Lina, brisant enfin le mutisme. Sa voix, habituellement vibrante, était une simple égratignure.

Adrien ne leva pas les yeux de la table. Il traçait des motifs abstraits sur la nappe en papier avec le bord d'une petite cuillère.

— Le projet... Le bâtiment ? Oui. Ça avance.

Chaque mot était un effort, chaque syllabe un poids supplémentaire dans l'air épais qui les entourait. Il ne demandait jamais rien en retour, ne s'intéressait pas vraiment à ses photographies, à son exposition qui approchait. Il ne voyait plus ses efforts, ses doutes, ses nuits blanches à retoucher des centaines d'images. Lina, elle,

sentait l'écho de son passé resurgir, cette sensation d'être invisible, de lutter sans être comprise. Était-ce si différent, en fin de compte, avec lui ?

— Tu as l'air fatigué, insista-t-elle, une pointe d'agacement à peine voilée.

Il haussa les épaules, un geste lassé qui lui tordit l'estomac.

— Les plans. Toujours les plans. C'est... répétitif.

Répétitif. Le mot la frappa comme un coup. N'était-il pas en train de résumer leur propre histoire ? Chaque jour devenait une répétition stérile, un simulacre de relation où les sentiments s'érodaient sous le poids des non-dits. Les éclats de rire qui avaient résonné dans ces mêmes murs quelques mois plus tôt semblaient appartenir à une autre vie, à d'autres personnes.

Elle se souvint d'un après-midi froid, peu après leur rencontre, où ils avaient longuement arpenté les ruelles autour de la rue Campagne-Première, discutant avec passion de l'œuvre d'Eugène Atget, le photographe précurseur qui avait capturé l'âme du « Vieux Paris » avant sa modernisation. Adrien avait alors une lueur dans les yeux, un enthousiasme qu'elle ne reconnaissait plus.

Un silence retomba. Lina observa les ombres des platanes projetées sur la façade du café, cherchant une échappatoire. Les bruits de la circulation boulevard du Montparnasse semblaient assourdis, lointains, comme si une cloche de verre les avait isolés du monde extérieur.

— Je... j'ai eu des nouvelles de ma galerie, reprit-elle, une dernière tentative pour briser cette carapace. Mon exposition va être plus grande que prévue.

Adrien leva enfin les yeux, mais le regard était fuyant, incertain, voilé d'une tristesse qu'elle connaissait trop bien.

— Ah. C'est bien.

Un simple « c'est bien ». Aucun enthousiasme, aucune question sur le thème, sur la sélection des photos. Comme s'il s'agissait d'une tâche administrative, sans importance. Son ambition, son projet « L'Amour Parisien », qui était censé être le reflet de leur propre histoire naissante, devenait une conversation à sens unique, une aspiration qu'il ne partageait plus.

« Il faut que je parte », pensa Lina. La colère montait, une colère froide et lancinante qui se mêlait à la tristesse. Elle avait l'impression de se noyer, de crier sous l'eau sans que personne ne

l'entende. Elle se leva brusquement, faisant tinter les couverts.

— Il faut que j'y aille. J'ai... j'ai beaucoup de travail.

Adrien acquiesça, sans se lever. Il ne la retint pas, ne fit aucun geste, aucun mot. Il retourna tracer ses spirales sur la nappe. Elle se sentit transparente, inexistante, une simple silhouette dans le décor de son indifférence. Elle quitta le café, le cœur serré, sous l'œil impassible de la statue du Maréchal Ney, juste en face.

Les jours suivants furent une succession de rendez-vous manqués, de conversations évitées, de messages sans réponses. Leur appartement, autrefois un cocon d'intimité, s'était transformé en un espace partagé, où chacun évoluait dans sa bulle. Le silence était devenu leur troisième colocataire, pesant, écrasant. Les regards se croisaient sans se comprendre, les sourires se forçaient, fragiles et éphémères.

Une nuit, Lina marchait seule sur le Pont des Arts. L'air frais de la Seine fouettait son visage, et les lumières des péniches glissant sur l'eau peignaient des arabesques scintillantes. Autrefois, ce pont avait été un symbole de promesses, avec ses milliers de cadenas scellant des amours éternels. Maintenant, les cadenas avaient disparu,

emportant avec eux une illusion de permanence. Elle pensait à sa série de photos sur l'amour parisien. Chaque cliché capturait une facette de l'affection, du désir, de la complicité. Mais une image revenait sans cesse à son esprit, une photo prise au hasard, d'un couple assis sur un banc, dos à dos, le regard perdu dans des directions opposées. Une rupture silencieuse avant l'heure, celle de leur propre histoire.

Adrien, de son côté, s'enfermait dans son bureau, submergeant sa douleur dans le langage rigide de l'architecture. Son nouveau projet, un immeuble de bureaux impersonnel dans un quartier d'affaires en pleine rénovation, à la lisière de La Défense, était devenu son refuge. Chaque ligne tracée sur le papier, chaque calcul précis masquait le chaos émotionnel qui le rongait. Il cherchait la perfection dans les angles droits, dans la symétrie, là où sa vie en manquait cruellement. Il revoyait le visage de Manon, sa fiancée défunte, dans chaque recoin de son appartement vide, dans chaque silence de Lina. Sa douleur était un mur, infranchissable, qu'il érigeait entre lui et le monde, entre lui et Lina. Il avait peur, peur de la trahir en aimant à nouveau, peur de la redécouvrir semblable à Manon, peur de perdre Lina comme il avait perdu Manon.

« Il n'y a plus que le travail », se répétait-il. Il se souvenait des mots d'Auguste Perret, l'architecte du Théâtre des Champs-Élysées, précurseur du béton armé, un bâtisseur pour qui l'esthétique la plus pure naissait de la fonction. Adrien se sentait pris au piège de cette fonctionnalité. Son œuvre devenait une expression de son propre blocage émotionnel, un monument à son deuil inachevé. Il arpentait les rues, observant les façades haussmanniennes de l'Avenue de l'Opéra, ces symboles d'une époque où la grandeur s'affichait, où l'ordre régnait. Maintenant, il ne voyait que des structures, des volumes, mais plus l'âme de la ville.

Un soir, Lina rentra et trouva Adrien recroquevillé sur le canapé, le regard vide, une bouteille de vin presque finie à ses pieds. Un verre unique.

— Adrien, dit-elle, sa voix douce malgré la tension.

Il ne répondit pas. Son corps était une carapace, son esprit ailleurs.

Elle s'agenouilla devant lui, posa une main sur son bras. Il tressaillit, comme si le contact la brûlait.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle. Je ne te reconnais plus.

Il leva les yeux vers elle, un gouffre de tristesse.

— Tu ne peux pas comprendre.

Ces mots, simples et brutaux, réduisirent en cendres les efforts de Lina. Elle recula, le cœur brisé. Non, elle ne pouvait pas comprendre son deuil, sa douleur singulière, mais elle. Elle avait connu la trahison, l'abandon, le poids d'un passé qui refusait de lâcher prise. Mais il ne voyait rien de tout cela. Elle aussi était blessée, mais elle se battait pour reconstruire, pour aimer à nouveau. Pour eux.

Elle se leva, ses yeux brûlant de larmes retenues.

— Non, Adrien, je ne comprends pas. Et je ne pense pas que tu veuilles que je comprenne.

Elle tourna les talons, le laissant seul dans l'obscurité grandissante de leur appartement. Le silence qui suivit fut le plus assourdissant qu'ils aient jamais partagé. Il n'y eut pas de cris, pas de reproches, seulement le vide, le lent effondrement d'un amour qui n'avait pas su trouver les mots pour se défendre. Et dans le crépuscule parisien, seules les lumières lointaines de la Tour Eiffel semblaient encore porter un message d'espoir, un message qu'ils n'étaient plus capables de déchiffrer. Lina se sentait à la dérive, une silhouette solitaire dans la ville lumière,

comme les personnages mélancoliques des photographies de Robert Doisneau, piégés dans la beauté figée d'un instant de mélancolie. Son ex était le fantôme qui la hantait, mais Adrien, lui, devenait de plus en plus un autre fantôme, celui d'un être vivant qui refusait d'être présent, l'écho lointain d'une promesse brisée.

PARTIE IV

La Vérité Révélée

7.

L'Œuvre et le Cœur

L'air s'épaissit de murmures indistincts, de rires forcés, de verres qui s'entrechoquent. L'odeur du vin chaud se mêlait à celle du parfum bon marché, chaque effluve une pique. Adrien luttait contre la marée des corps, cherchant une échappatoire. La galerie, un ancien atelier d'artiste du 18ème arrondissement, près de la rue Berthe, grouillait. Lina avait choisi cet endroit, empreint d'une histoire artistique, pour son exposition « L'Amour Parisien ». Un choix ironique, pensait Adrien, au vu de l'onde de choc qui s'apprêtait à frapper son propre cœur.

Il déambulait, les mains moites, le regard perdu dans une vague succession d'images. Des couples enlacés sur le pont des Arts, un vieil homme nourrissant les pigeons au Jardin du Luxembourg, une silhouette solitaire sur le quai de la Tournelle, le regard figé sur la Seine. Chaque cliché était une flèche, tirée avec une précision mortelle. Lina

capturait l'essence même de Paris, mais surtout, elle perçait à jour les âmes. Il le sentait.

Soudain, un cliché le happa. Il s'immobilisa, comme aspiré par une force invisible. Ses poumons se compressèrent. Face à lui, une photographie grand format. Une femme, de dos, assise seule sur le banc d'une place parisienne. Ses épaules semblaient lourdes, son corps recroquevillé sur lui-même, son châle vert d'eau délicatement posé sur une main vide. Le crépuscule baignait la scène d'une lumière douce-amère. Les réverbères s'allumaient, leur lueur orangée se reflétant sur les pavés humides. Une solitude poignante émanait du cadre, un silence assourdissant au milieu du tumulte parisien. Les passants, flous, s'estompaient autour d'elle, la laissant dans sa bulle de désespoir silencieux. La photographie s'intitulait « L'attente du jour qui ne vient plus ».

Un frisson glacial parcourut l'échine d'Adrien. Cette femme... ce n'était pas Élise. Non. Mais l'émotion qu'elle dégageait, l'attente silencieuse, la fragilité palpable, c'était elle. Sa voix se serra dans sa gorge. Il revit le dernier regard de sa fiancée, cette image gravée à jamais, figée dans son esprit, la même attente, le même renoncement. Il la revit, étendue dans la pénombre de leur appartement

du Marais, le matin où tout avait basculé. Le silence anesthésiant, le vide abyssal.

« C'est... puissant, n'est-ce pas ? »

La voix de Lina, douce et incertaine, le tira de sa torpeur. Il sursauta. Ses yeux, embués, se posèrent sur elle. Elle se tenait à quelques pas, son visage pâle trahissant son inquiétude. Ses boucles noires encadraient un regard interrogateur.

— Puissant ? murmura Adrien, sa voix rocailleuse. C'est... une torture.

Il désigna la photo d'un geste brusque. Ses doigts tremblaient légèrement. Lina fronça les sourcils. Elle n'avait pas l'air de comprendre, l'innocence dans les yeux. Cela le mit en rage.

— Comment as-tu pu ? Comment as-tu pu te glisser dans mon âme et... et ressortir ça ?

Ses mots crépitaient, chargés d'une rancœur qu'il n'avait pas mesurée. La foule continuait de bruire autour d'eux, indifférente à leur drame intime.

Lina recula d'un pas, offensée, le cœur serré.

— Adrien, je... je ne comprends pas. C'est une série sur le deuil, sur l'amour qui résiste au temps, sur la solitude qu'on peut ressentir même au milieu des autres. Je savais que ça te toucherait, mais... une torture ?

— Tu ne savais rien ! tempêta Adrien, sa voix montant d'un cran. Tu n'as aucune idée de ce que ça représente pour moi. De ce que c'est de... d'attendre quelqu'un qui ne reviendra jamais.

Son regard se riva de nouveau sur l'image, sur ce châte vert d'eau, couleur des yeux d'Élise. Il se souvenait de la balade le long du canal Saint-Martin, sous les platanes, où elle avait insisté pour acheter un châte de cette couleur. « Pour que tes yeux me suivent partout, même quand je ne suis pas là », avait-elle dit en riant. Le rire d'Élise. Un son qu'il n'avait plus entendu depuis des années. Son cœur se serra.

« Le chagrin est une chambre vide dont on ne veut pas franchir le seuil », pensa-t-il, une citation qu'il avait lue un jour dans un vieux recueil de poésie française, trouvé dans une librairie d'occasion rue des Abbesses.

Une main se posa délicatement sur son bras. Il se retourna brusquement. Élise. Non. Élise, sa collègue architecte, le même prénom. Son regard clair trahissait une profonde compassion. Elle était apparue derrière lui comme une ombre, observant la scène depuis quelques instants, la mine sombre et curieuse.

— Adrien, soupira Élise, d'une voix douce mais ferme. Ce n'est pas le lieu.

— Ce n'est pas le lieu ? s'écria Adrien, sa frustration explosant. Où est le lieu, Élise ? Où ? Est-ce que tu crois qu'il y a un lieu pour affronter ça ? Pour affronter un fantôme qui te hante chaque jour, à chaque coin de rue de cette ville ?

Il tira son bras, libérant son étreinte. Son regard embrassa la galerie, ses murs blancs, les visages des invités, tous étrangers à sa détresse. Il se sentit étouffer.

Lina, blessée, mais toujours digne, intervint.

— Adrien, je suis désolée si cette photo...

— Désolée ? la coupa-t-il, un rictus de douleur sur le visage. Tu es désolée ? C'est trop facile, Lina. Tu joues avec les émotions des gens. Tu exposes leurs failles, leurs abîmes. Et tu penses que... qu'une simple excuse suffit ?

Il se rappela la dernière façade de bâtiment sur laquelle il avait travaillé, froide, rectiligne, impersonnelle. Il y avait mis toute sa douleur, toute son amertume. Une coquille vide, à l'image de son cœur. Il n'était plus l'architecte des âmes, celui qui rêvait de construire des cathédrales de lumière, mais un simple technicien du béton. La mémoire du Panthéon, qu'il avait visité avec sa fiancée, lui revint. Un lieu de mémoire, certes, mais aussi un lieu de vie, de lumière, d'histoire. Pas un mausolée de verre et de métal.

Adrien se sentait piégé. Ces regards, ces murmures incessants. Sa tête tournait.

— Il faut que je parte, annonça-t-il d'une voix sourde.

Il fit un pas, puis deux, ses gestes désordonnés. Il bouscula légèrement un homme qui tenait un plateau de petits fours. Des miettes tombèrent au sol.

Lina tendit les mains vers lui, un geste instinctif, mais il l'ignora. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Adrien, attends ! cria-t-elle, sa voix se perdant dans le brouhaha.

Mais il n'écoutait plus. Il voulait fuir cette image, cette douleur qui le transperçait. Il voulait fuir Lina, fuir Paris. Fuir le passé qui le rattrapait.

Élise resta immobile, le regard fixé sur la silhouette d'Adrien qui s'éloignait. Une expression complexe traversait son visage : de la surprise, de l'inquiétude, et une pointe de quelque chose d'indéfinissable, presque de la reconnaissance. Elle savait qu'Adrien portait des démons, mais elle n'avait jamais imaginé une telle explosion. Elle le voyait souvent rêver en face d'un vieux pont parisien, tel le Pont Neuf, mais jamais avec une telle intensité. Elle savait aussi que cet état ne pouvait durer. Son travail

d'architecte sur un projet de tours modernes dans La Défense, un projet qu'il avait jadis abordé avec passion, était en péril.

Lina, se sentant trahie, incomprise, les larmes aux yeux, murmura :

— Mais qu'est-ce qui lui prend ?

Élise posa une main réconfortante sur son épaule.

— Il l'aimait, Lina. Plus que tout.

— Je sais, rétorqua Lina, la voix brisée. Mais...

On ne peut pas rester prisonnier du passé.

Élise secoua la tête, le regard grave.

— Pour certains, le passé est une prison dont on ne peut pas s'évader. Surtout quand l'amour qu'on a perdu était... était sa propre définition. La perte d'un amour, c'est comme la destruction d'une architecture intérieure. On vit dans les décombres.

Elle tourna son regard vers la photo qui avait déclenché la fureur d'Adrien. Elle y vit bien plus qu'une simple image de solitude. Elle y vit une âme en peine, une attente éternelle, une cicatrice jamais refermée. La lumière tamisée de la galerie accentuait la mélancolie du cliché.

— J'avais l'impression de l'aider, de le comprendre, sanglota Lina. Je pensais que l'art pouvait...

— L'art peut guérir, Lina, la coupa Élise. Mais il peut aussi ouvrir des plaies. Surtout quand il est aussi juste, aussi... vrai. Tu as touché la sienne. Au plus profond. Adrien n'a jamais fait son deuil. Il l'a enterré sous des couches de travail et de silence.

Un silence pesant s'installa entre les deux femmes, un silence qui engloutit le bruissement de la foule. Élise se rappela la fois où Adrien avait refusé de prendre en charge la rénovation d'un appartement situé près du Pôle universitaire Léonard de Vinci, où sa fiancée avait étudié. Trop de souvenirs, avait-il murmuré, le regard vide.

Lina leva les yeux vers Élise, une étincelle de compréhension illuminant son visage baigné de larmes. Elle comprit la profondeur de la douleur d'Adrien, la sienne ravivée par le souvenir de son propre passé toxique. Cette photo, cette image miroir, n'était pas seulement le reflet de sa capacité à capturer la mélancolie, mais aussi la clé d'un tourment qu'elle partageait, d'une manière différente d'Adrien. Elle avait subi l'emprise, la peur. Il le vide, l'absence.

— Il faut que je fasse quelque chose, déclara Lina, une détermination nouvelle dans la voix. Je ne peux pas le laisser partir comme ça.

Élise sourit tristement.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Lina ne répondit pas, mais son regard, fixé sur la porte par laquelle Adrien avait disparu, en disait long.

— Alors... tu sais ce qu'il te reste à faire. Mais sois prête. Il ne se rendra pas facilement. Le deuil est un rempart que l'on construit pour se protéger de l'extérieur. Il est difficile de le briser.

Lina acquiesça. Elle sentit un bouleversement en elle, une certitude. Elle ne pouvait pas se contenter d'être la photographe qui avait mis en lumière la douleur d'Adrien. Elle voulait être celle qui l'aiderait à la traverser. À la façonner. À la reconstruire, comme un architecte façonne un chef-d'œuvre à partir de ruines. L'urgence montait en elle, le temps s'évanouissait. Elle devait le retrouver.

Elle regarda la photographie une dernière fois. La femme solitaire sur le banc. Le châte vert d'eau. La mélancolie. Et puis, la lumière qui vacillait, les réverbères qui s'allumaient, des signes fragiles mais persistants de la vie. Il y avait toujours de l'espoir. Même dans l'attente du jour qui ne vient plus. Ce message, elle l'avait inséré sans le savoir. Une sorte de guide. Son cœur battait la chamade. Elle savait qu'elle devrait être la lumière dans la pénombre de l'âme d'Adrien et

non un autre coup fatal. Elle se prépara pour cette confrontation, cette véritable révélation. Elle prit une profonde inspiration, le parfum de térébenthine se mêlant à l'odeur du vin. Sa propre bataille allait commencer.

Le vacarme du vernissage ne parvenait plus à ses oreilles. Seul le crépitement de son angoisse résonnait.

* * *

La lumière du matin se frayait un chemin timide à travers les fines rideaux de l'atelier, peignant les poussières en suspension de nuances dorées. Sur la toile, le regard de Lina s'attardait sur les courbes imparfaites, les ombres prononcées d'une femme à la beauté rude, capturée dans l'instant fugace. Ses doigts effleuraient le boîtier de son appareil, souvenir d'un mouvement instinctif. La beauté, elle la cherchait partout. Pas la beauté lissée des magazines, mais celle qui vibrait sous la surface, révélant les failles, les douleurs, les victoires silencieuses. Elle se rappelait les mots de son mentor, un vieux photographe sénégalais aux

maines noueuses comme les racines d'un baobab :
« Chaque cicatrice est une lumière, ma fille.
Chaque blessure, un poème. »

Elle se leva, ses pas foulant le parquet usé de l'atelier du 18^e arrondissement. Dehors, Paris s'éveillait dans un concert de klaxons et de voix. Elle huma l'odeur du café, mêlée à celle, plus insistante, du goudron fraîchement réparé. Un détail, infime, mais qui ancrerait l'instant dans le réel. Lina déplia une carte de la ville, le bout de son index glissant sur le quadrillage des rues qu'elle arpentait sans relâche. L'exposition « L'Amour Parisien » approchait. Il lui fallait encore cette image décisive, celle qui encapsulerait l'essence même de son projet : la vulnérabilité de l'amour dans la jungle urbaine.

Un grincement de porte la fit sursauter. Adrien se tenait sur le seuil, le visage grave. Ses pensées le ramenaient toujours à elle, à son art qui le déstabilisait et l'attirait à la fois. Elle le trouvait beau, d'une beauté tourmentée, comme une sculpture inachevée qui attendait de retrouver forme. Un vertige l'envahit chaque fois qu'elle le voyait, une sensation à la fois douce et douloureuse. Elle songea à leurs conversations inachevées, à ces silences éloquents qui en disaient plus que mille mots. Une fragilité qui,

paradoxalement, les rendait plus forts, plus humains.

— Je suis passé. Je voulais voir si tu avais avancé, murmura-t-il, sa voix basse venant se mêler aux bruits de la ville.

Adrien ne put s'empêcher de poser son sac lourd au sol, son geste empli d'une fatigue qu'il portait comme un fardeau. Il se dirigea vers la toile. Au même instant, Lina s'approchait de lui, son regard se posant sur le croquis qu'Adrien tenait à la main, un bâtiment austère aux lignes pures, sans âme. Une prison de verre. Ce projet prenait vie sous ses doigts, une création froide et impersonnelle, à l'image du mur qu'il érigeait autour de son cœur meurtri. Elle savait que chaque ligne droite, chaque angle vif, était un refuge contre la douleur, un rempart contre le monde, et contre l'amour.

— C'est... impressionnant, dit-elle, essayant de masquer la distance qu'elle ressentait face à cette œuvre.

Il hocha la tête, sans conviction. Ses yeux clairs cherchaient les siens, mais ne les trouvaient pas. Trop de mystères, trop de portes closes s'étagaient entre eux. Il avait l'impression de la surprendre toujours, cette femme avait cette

aptitude à voir au-delà, dans les profondeurs de son âme, là où il s'efforçait de tout cacher.

— Impersonnel, plutôt, rectifia-t-il, un souffle amer lui échappant. Un monument à l'oubli.

Lina posa une main légère sur son bras, le contact d'une extrême douceur. Elle sentit la tension de ses muscles, la froideur de sa peau. C'était un homme blessé, elle le savait, mais la résonance du souvenir de son propre passé la rendait prudente. Son ex, Marc, planait toujours comme une ombre, menaçant de détruire tout ce qu'elle tentait de reconstruire. Une nouvelle intrusion, un nouveau contrôle. Elle avait promis de ne plus jamais se laisser faire, de ne plus jamais perdre sa liberté.

— Ce n'est pas ce que je pense. Je crois que tu cherches à bâtir quelque chose de... solide. Une carapace. Contre quoi ?

Ses mots percutèrent le silence, suspendant l'air entre eux. Adrien baissa les yeux, détournant son regard. La question était trop directe, trop juste. Il se sentait vulnérable, comme à chaque fois qu'elle posait son regard sur lui, qu'elle touchait sa peau, qu'elle écoutait le battement lent de son cœur.

— Contre tout, Lina, murmura-t-il enfin, la voix rauque. Contre la perte. Contre le vide.

Il avait toujours cet air de l'architecte désincarné. Au fond, il était toujours aussi désespérément seul. Combien de temps allait-il encore porter le deuil d'une femme qu'il idéalisait, oubliant que la vie, la vraie, les vrais sentiments, restaient inaccessibles à ceux qui n'osaient pas se laisser vivre ?

Lina le regarda, les yeux embués. Elle n'était pas insensible, loin de là. Des images de Marc traversèrent son esprit, des mots cinglants, des gestes possessifs. Le passé était un serpent. Il s'enroulait autour d'elle, l'étouffait parfois. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le rassurer. Mais quelque chose la retenait, une prudence née des épreuves. La peur que l'amour ne soit qu'une nouvelle prison, une autre forme de soumission.

— Tu m'as toujours dit que tu utilisais la photo pour sublimer la vie, dit-il, comme s'il cherchait à la ramener à ses propres principes. Pour montrer sa beauté vulnérable. Pourquoi n'y arrives-tu pas avec moi ?

Elle ne répondit pas, se contentant de poser son index sur la toile, près du cœur du portrait. « La beauté vulnérable » : c'était le titre secret de cette œuvre, le fil rouge de toute son exposition. Elle cherchait cette beauté, cette force qui émanait des failles. Et Adrien, avec ses silences et

ses fêlures, était l'incarnation même de cette vulnérabilité qu'elle magnifiait. Le soleil montait, découpant l'ombre des fenêtres sur le mur. Elle sentait le poids de son regard, les questions non dites qui flottaient dans l'air. Et dans ce silence, au cœur de cette scène, la tension dansait, invisible mais palpable, entre leurs deux âmes à vif.

8.

Confessions au Crépuscule

La ruelle du Bourg-Tibourg, étroite et pavée, leur offrait un répit illusoire. Loin du tumulte feutré du vernissage, les bruits de la ville semblaient pourtant s'y répercuter avec une acuité nouvelle, transformant chaque éclat de voix, chaque klaxon lointain, en une nouvelle agression. L'air, encore imprégné des effluves de vin et de parfum du monde de la galerie, portait désormais l'humidité froide des pierres anciennes, l'odeur âcre des poubelles du quartier. Les réverbères, lointains et fatigués, peinaient à percer l'obscurité, drapant leurs silhouettes dans une pénombre propice aux aveux.

Lina, le dos à un mur de pierre moussue, avait les bras croisés, le regard dur. La tension qui montait entre eux depuis le début de la soirée avait enfin trouvé son exutoire.

— Tu me juges, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, sa voix à peine audible. Tu penses que mes photos sont... creuses.

Adrien fit un pas vers elle, puis recula, comme si une force invisible le repoussait.

— Je ne juge personne, Lina. Je... je ne comprends pas. Tout cet étalage d'émotions, cette quête absolue de reconnaissance... Ça me dépasse.

Le mot « étalage » frappa Lina en plein cœur. Elle s'enfonça davantage contre le mur, cherchant un appui.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je cache ce que je ressens ? Mon travail, c'est ma vie, Adrien. C'est tout ce que j'ai.

— Et moi, Lina ? Je suis quoi, dans tout ça ? Un spectateur de ta performance ? Un sujet d'étude pour ton "Amour Parisien" ?

Sa voix était empreinte d'une amertume qui la blessa plus encore.

— Ne dis pas ça ! s'écria-t-elle, incapable de contenir sa colère. Tu sais ce que tu représentes pour moi ! Tu es...

Elle hésita, cherchant ses mots, mais il la coupa.

— Je suis quoi ? La preuve que l'amour existe, même après la mort ? La résurrection du bâtisseur

brisé ? C'est ça que tu cherches, Lina ? Une histoire à immortaliser ?

Chaque mot était un coup, une accusation voilée. Lina sentait ses propres blessures se rouvrir, pulsantes et douloureuses. Il touchait son point sensible, cette soif de reconnaissance qui la dévorait, ce besoin de prouver sa valeur au monde, et surtout à elle-même.

— Et toi, Adrien ? rétorqua-t-elle, sa voix tremblante. Qu'est-ce que tu attends de moi ? Une remplaçante ? Une bouée de sauvetage pour ton deuil éternel ?

Le silence qui s'ensuivit fut assourdissant, lourd de tout ce qu'ils n'avaient pas osé se dire. Leurs corps étaient tendus, leurs coeurs battaient la chamade. La lumière tamisée de la ruelle, qui aurait dû les apaiser, accentuait au contraire l'intensité de leur confrontation, révélant les lignes d'inquiétude sur leurs visages pâles.

Adrien détourna le regard, ses yeux fixés sur un point invisible dans l'obscurité.

— Tu ne comprends pas, Lina. Tu ne peux pas comprendre. Le deuil... c'est une ombre. Elle me suit partout. Elle s'incruste dans mes projets, dans mes rêves. Même dans mes espoirs les plus fous.

Sa voix était rauque, brisée. Lina perçut une faille dans son armure, une vulnérabilité qu'il

s'efforçait de cacher. Elle sentit sa propre colère s'estomper, remplacée par une pointe de culpabilité.

— Et toi, tu crois que je ne sais rien de la douleur ? C'est ça ? Tu crois que ma vie est une succession de moments parfaits, sans accroc ?

Elle vit son corps se raidir. Elle continua, la voix toujours plus forte.

— Tu crois que je me suis fait un nom à force de sourires ? De complaisance ? Que mes photos n'ont pas un prix, un coût ?

Il ne répondit pas. Elle avança d'un pas, ses yeux rivés aux siens.

— Mon ex, Karim... tu sais qui il était ? Un expert des mots doux, des promesses en l'air. Il m'a séduite, puis il m'a enfermée. Petit à petit. Dans une prison dorée, où mon travail n'était plus qu'une extension de sa propre gloire.

Les mots sortaient d'elle avec une urgence inattendue, une libération trop longtemps contenue. Ses mains se serrèrent si fort que ses phalanges blanchirent.

— Il me disait que mes idées n'étaient jamais assez bonnes, que mes émotions étaient exagérées, que ma vision était immature. Il savait comment me briser, morceau par morceau, sans que je le réalise. J'étais une artiste en quête de

validation et il l'a exploitée. Il me rabaisait, me critiquait, puis il me consolait. Un cycle infernal. Il m'a fait croire que sans lui, je n'étais rien. Que je ne trouverais jamais ma place. Et le pire, c'est que je l'ai cru. Pendant des années.

La ruelle semblait se refermer sur eux. Les ombres dansaient. Lina sentait la morsure du passé, la honte d'avoir été si naïve, si vulnérable. Elle se souvenait des commentaires insidieux de Karim, de ses doutes semés sans relâche, transformant son ambition en anxiété, sa passion en un fardeau. Il avait cette façon de murmurer des compliments empoisonnés, de déguiser la critique en conseils bienveillants. Une phrase anodine au début d'un projet, puis des "suggestions" de plus en plus intrusives, jusqu'à ce que ses propres œuvres ne lui appartiennent plus vraiment. Les galeries parisiennes, avec leur exigence et leur concurrence, n'avaient fait qu'amplifier cette peur d'échouer, cette voix intérieure qui résonnait comme celle de Karim.

Adrien ne bougeait pas, son visage fermé. La force de la révélation de Lina l'avait frappé de plein fouet. Il avait perçu son acharnement au travail, sa détermination sans faille, mais jamais il n'aurait imaginé l'étendue de cette blessure.

— J'ai lutté pour me reconstruire, continua Lina, sa voix s'étranglant. Pour retrouver ma propre vision. Chaque photo est un combat, Adrien. Contre les doutes qu'il a semés, contre la peur de ne pas être à la hauteur. Contre l'idée que mon amour soit toujours un risque.

Elle leva enfin les yeux vers lui, le désespoir dans son regard.

— Et ton sourire... ton mystère... ça m'a attirée, bien sûr. Mais ça m'a aussi terrorisée. J'ai peur, Adrien. Peur d'aimer à nouveau, peur d'être encore manipulée. Peur de me perdre.

Adrien sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Les mots de Lina, crus et déchirants, résonnaient avec ses propres démons. Il avait toujours vu Lina comme cette femme forte et indomptable, une force créatrice capable de transformer n'importe quelle souffrance en œuvre d'art. Cette confession, cette fissure dans sa carapace, le désarma. Il comprit la méfiance, les silences, les murs qu'elle érigeait. C'était un mécanisme de défense appris dans la douleur.

Il fit un pas. Un autre. Plus d'hésitation cette fois. Il se retrouva devant elle, l'obscurité de la ruelle n'étant plus qu'un voile pudique sur leur intimité naissante.

— Je ne suis pas Karim, Lina.

Sa voix était douce, à peine murmurée.

— Je sais, répondit-elle, une larme silencieuse coulant sur sa joue. Mais la peur... elle est ancrée en moi.

Il tendit une main hésitante, ne sachant s'il devait la toucher, la consoler. Mais Lina, dans un mouvement instinctif, saisit sa main et la serra contre elle. Le contact, simple mais puissant, brisa quelque chose en Adrien. Le barrage de silence qu'il avait érigé autour de son propre chagrin s'effondra.

— Elle s'appelait Chloé, commença-t-il, un nom qu'il n'avait pas prononcé à voix haute depuis des années. Mon premier amour d'enfance.

Sa voix était celle d'un homme qui s'aventure en terrain miné, chaque mot le ramenant aux confins de sa douleur la plus profonde.

— On s'est rencontrés à l'école primaire, dans le 14ème arrondissement, près du Parc Montsouris. On a tout fait ensemble. Nos parents habitaient le même immeuble, rue des Artistes. On rêvait déjà de construire des villes ensemble. Elle voulait être architecte paysagiste, moi, architecte tout court. On avait des croquis, des plans... Des plans pour une vie parfaite.

Ses yeux se voilèrent d'une tristesse infinie, perdus dans un passé qu'il n'avait jamais pu abandonner.

— Sa mort a été brutale. Un accident de voiture. Il y a cinq ans. Juste avant qu'on ne se marie. On avait réservé la salle, choisi les fleurs, tout était prêt. J'avais même dessiné notre maison... Une maison qu'on ne partagerait jamais.

Il sentit les larmes monter, brûlantes. Il détestait cette sensation, cette impuissance.

— Tu comprends, Lina ? Ça a été comme si on m'arrachait un morceau de moi-même. Mon futur, mes rêves, ma raison d'être. Tout a disparu avec elle. Et le pire, c'est la culpabilité.

Il marqua une pause, sa voix étranglée par l'émotion.

— Le jour de l'accident, nous devions nous retrouver à la gare Montparnasse pour partir en Normandie. Elle avait un rendez-vous pour son projet de jardin pour une fondation d'art à Deauville. J'étais en retard, un imprévu au bureau. Si seulement j'avais été là. Si seulement je l'avais conduite ce jour-là.

Lina sentit son cœur se serrer. Elle comprenait ce sentiment d'auto-flagellation, cette recherche

désespérée d'une faute personnelle là où il n'y avait que le hasard cruel de la vie.

— C'est stupide, n'est-ce pas ? La vie est si fragile.

— C'est humain, Adrien, murmura Lina, caressant doucement sa main. C'est le deuil.

— J'ai essayé de continuer, de faire comme si de rien n'était. Mais comment construire quand tout autour de toi s'est effondré ? Mes projets d'architecture, au début, c'était une façon de la faire revivre. De bâtir pour elle, en son nom. Mais petit à petit, ça s'est vidé de sens. Le bâtiment sur lequel je travaille en ce moment... C'est un monstre de verre et d'acier. Froid, impersonnel. C'est l'image de ce que je suis devenu. Un architecte sans âme.

Il la regarda, ses yeux brillants de larmes contenues.

— J'ai peur, Lina. Peur d'oublier son visage, sa voix. Peur de trahir sa mémoire en aimant à nouveau. Peur de te faire souffrir, parce que je ne sais pas si je suis capable d'aimer pleinement, sans cette ombre qui me suit.

Le silence retomba, plus lourd encore. Les confessions venaient de tomber entre eux, crues et vulnérables. La douleur du passé de Lina, la

blessure ouverte d'Adrien. Deux âmes brisées, exposées l'une à l'autre.

Une faible lumière filtrait à travers les toits des immeubles, annonçant l'aube naissante, même si la nuit semblait encore peser sur la ruelle. Des odeurs de pain chaud et de café commençaient à se mêler à celles du pavé humide.

Lina lâcha sa main et, avec un geste lent, remonta ses doigts vers son visage, s'attardant sur la courbe de sa joue, sur la cicatrice invisible que les années n'avaient pas effacée. Elle sentit la chaleur de sa peau, le battement feutré de sa tempe.

— On ne l'oublie jamais, Adrien, murmura-t-elle. On apprend juste à vivre avec. Mais la vie... elle continue. Et l'amour aussi.

Elle rapprocha son visage du sien, ses yeux dans les siens. Les larmes roulaient silencieusement sur ses joues, mélange de tristesse et d'une étrange lueur d'espoir.

— On ne remplace pas, Adrien. On construit. Autre chose. Avec ce qu'on est devenus. Avec nos cicatrices, nos peurs.

Ses lèvres effleurèrent les siennes. Un baiser hésitant, fragile, mais empli d'une promesse silencieuse. Une promesse de guérison, de reconstruction. Un nouveau chapitre, écrit à

l'encre de leurs passés réconciliés, sous les premiers frémissements d'un Paris qui s'éveille.

* * *

Le silence s'étira, lourd, palpable, entre les résonances des aveux. Il flottait dans l'air, chargé des vérités brutes qui venaient d'être lâchées, comme des pierres jetées dans un puits sans fond. Lina retint son souffle, ses yeux noirs fixés sur ceux d'Adrien, cherchant à déchiffrer l'insondable. Le vent s'engouffra par la fenêtre entrouverte de l'appartement, faisant frissonner les rideaux de lin avant de s'évanouir dans le fond de l'immeuble. Les bruits de la rue, atténués, rappelaient la présence constante de Paris, vibrant et indifférent à leurs tourments.

— Que va-t-on faire de tout ça ? murmura-t-elle finalement, d'une voix rauque, à peine audible. Le fardeau de leurs passés respectifs, déployés avec une clarté brutale, semblait les écraser tous les deux, menaçant d'engloutir le fragile amour qui avait commencé à éclore malgré eux.

Adrien ne répondit pas immédiatement. Il se leva, ses mouvements lents, calculés, comme s'il craignait de briser un équilibre précaire. Il se dirigea vers la fenêtre, dos à elle, ses mains jointes dans le bas de son dos. La silhouette de la Tour Eiffel brillait au loin, un phare d'indifférence dans la nuit naissante. Après un instant qui parut une éternité, il se retourna, son visage marqué par une lutte intérieure évidente. Ses yeux, d'habitude si clairs, étaient troublés, reflétant la noirceur de ses pensées.

— On ne peut pas prétendre que ça n'existe pas, n'est-ce pas ? Tout ce... passé. Il désigna l'espace entre eux d'un geste vague, comme si les mots prononcés étaient des entités physiques, flottant encore.

Lina secoua la tête, une mèche de cheveux s'échappant de son chignon défait.

— Non. On ne peut pas. Et tu ne me demanderais pas de le faire. C'est toi, ça. Et c'est moi, ça, ajouta-t-elle, posant une main sur sa poitrine, là où battait son cœur douloureux.

Un soupir lourd s'échappa des lèvres d'Adrien.

— J'ai peur, Lina. C'est la première fois depuis Sarah que... que je ressens quelque chose comme ça. Et ça me terrifie. Il ne s'était jamais montré aussi vulnérable. Ces mots étaient des perles

rare, cueillies au fond de son âme, précieuses et fragiles.

Elle se leva à son tour, le rejoignant près de la fenêtre. Ses doigts effleurèrent son bras, une caresse légère, hésitante. Son contact électrisa l'air entre eux.

— J'ai peur aussi, Adrien. De revivre le même scénario. Que tout se répète. Que je ne sois qu'une escale, un point de fuite, comme... l'autre. Le nom de son ex, celui qui l'avait brisée, resta indicible, une ombre planant au-dessus d'eux.

Le pont Mirabeau, célèbre pour les vers d'Apollinaire, se dessinait à l'horizon, sous un ciel de velours. Ses arches élégantes rappelaient la fragilité des liens humains, courbés mais résistants face au courant du temps.

— Je ne suis pas lui, Lina. Sa voix était ferme, sans équivoque.

— Et je ne suis pas Sarah, rétorqua-t-elle avec une intensité égale. Un défi, une affirmation. Leur amour devait exister en dehors des fantômes.

Leurs regards s'accrochèrent, une confrontation silencieuse où chacun cherchait une promesse, un signe dans les profondeurs de l'autre. La mélancolie d'Adrien et la résilience de Lina s'entrechoquaient, se mesurant, explorant les frontières de leurs peurs respectives. Au-delà

des mots, le langage de leurs corps parlait de la lutte, de la réticence, et de l'attirance indéniables.

Adrien tendit la main, son index effleurant la joue de Lina. Sa peau était douce sous ses doigts, un contraste avec la rudesse de ses propres cicatrices intérieures. Elle ne recula pas, au contraire, elle se pencha légèrement dans sa paume, cherchant le réconfort qu'elle savait pouvoir y trouver.

— Tu crois... tu crois qu'on peut essayer ? Malgré tout ça ? demanda-t-il, sa voix basse, un murmure d'incertitude.

Lina ferma les yeux un instant, laissant l'émotion l'envahir. Elle revit les clichés de son projet photographique, « L'Amour Parisien », ces visages étrangers capturés dans l'intimité de leur passion. L'amour, dans toutes ses formes, n'était-il pas toujours un acte de foi, une lutte constante contre les ombres ?

— On doit essayer, Adrien. Pour nous. Pour ce que nous avons trouvé. Sa réponse était une lame, tranchante et sans appel, et pourtant chargée d'une infinie tendresse.

Elle rouvrit les yeux, ses pupilles brillantes de larmes retenues.

— Ça ne sera pas facile. Tu auras tes moments d'absence, tes retours en arrière. Et j'aurai mes

doutes, mes peurs de voir l'histoire se répéter. On va devoir se battre. Contre nos propres démons, mais aussi pour nous.

Adrien hocha la tête lentement, son pouce caressant le long de sa joue. Un frisson parcourut Lina. Il y avait une nouvelle intensité dans son regard, une détermination qui n'avait pas été là auparavant. Le vernissage et la confrontation les avaient dépouillés de leurs défenses, ne laissant que l'essentiel.

— Je suis prêt à me battre. Pour toi. Si tu es prête à te battre pour nous.

Son cœur tambourinait dans sa poitrine, un rythme effréné. Elle sentait le vertige de l'inconnu, l'excitation d'un défi, mais aussi l'apaisement d'une vérité partagée. L'acceptation de leurs failles mutuelles, loin de les éloigner, les rapprochait. C'était une promesse fragile, celle d'un amour qui devrait apprendre à danser avec les fantômes du passé.

— Je suis prête, murmura-t-elle en retour. Les mots résonnèrent comme un serment gravé dans l'air parisien.

Il la tira doucement contre lui, enserrant sa taille. Son parfum, mêlé de notes boisées et de frangipane, l'enveloppa, un baume apaisant. Elle sentit la chaleur de son corps, la fermeté de ses

muscles, et pour la première fois depuis longtemps, une sensation de sécurité l'envahit. Non pas la sécurité de l'absence de danger, mais celle de savoir qu'elle n'était plus seule à affronter les abysses.

Le quartier de Montmartre, avec la Basilique du Sacré-Cœur veillant sur la ville, était connu pour ses artistes, ses amours éphémères et ses promesses éternelles. C'était aussi là qu'ils s'étaient rencontrés, là où Lina avait capturé l'âme de Paris, et Adrien esquissé ses chimères. Un nouveau départ, sous le regard bienveillant de la butte.

— Il faudra du temps, dit Adrien, sa voix se perdant dans ses cheveux.

— Nous avons du temps, répondit Lina, un sourire ténu sur ses lèvres. Elle leva les yeux vers lui, son regard empli d'une détermination nouvelle, d'une force retrouvée.

Ils restèrent ainsi, enlacés, le soleil s'étant désormais couché derrière les toits de la ville. Les lumières de Paris s'allumaient une à une, transformant la capitale en un tableau vivant, scintillant de mille feux. Leurs cœurs battaient à l'unisson, plus forts, plus résolus. La peur était toujours là, nichée au creux de leurs âmes, mais elle était désormais accompagnée d'une certitude

inébranlable : ils ne l'affronteraient plus seuls. Leurs passés, lourds et complexes, ne seraient pas effacés, mais deviendraient les fondations d'une histoire encore inédite, celle d'une renaissance, d'une résilience, et d'un amour né des cendres de la douleur. Ce n'était que le début, un premier pas hésitant sur un chemin pavé d'incertitudes, mais l'espoir, fragile et puissant, venait de prendre racine.

Un nouveau chapitre s'ouvrait pour eux, une nouvelle page à écrire ensemble. Leurs plaies n'étaient pas guéries, mais elles étaient exposées à la lumière, prêtes à être soignées. Et dans la ville des lumières, sous le murmure incessant de la nuit parisienne, Lina et Adrien s'étaient choisis.

PARTIE V

Renaissance Parisienne

9.

L'Œuvre de la Vie

Le bruit des marteaux-piqueurs fendait l'air glacé du matin. Adrien, casqué, le gilet fluorescent tendu sur son pull épais, arpentait le chantier de la rue de Charenton. Fini, le bloc froid et impersonnel. Fini, le mausolée de béton pensé pour anesthésier la douleur. Aujourd'hui, les fondations prenaient une nouvelle ampleur, respiraient un sens différent. Il longea les grues géantes, leurs bras métalliques griffant le ciel pâle, indéfectibles sentinelles d'une ville en perpétuel mouvement. L'odeur âcre du ciment frais se mêlait à celle de la terre retournée, une symphonie brute de construction et de renouveau.

— Alors, votre vision a changé, architecte ?

La voix rocailleuse de Marc, le chef de chantier, le tira de ses pensées. Marc, soixante ans, les mains calleuses et le regard pétillant derrière ses lunettes de sécurité, avait tout vu, tout construit.

— Radicalement, Marc, répondit Adrien, un sourire inattendu aux lèvres. Ce bâtiment, il doit vivre. Il doit raconter une histoire.

Marc haussa un sourcil.

— Une histoire ? On construit des bureaux, pas une bibliothèque, jeune homme.

— Justement, une histoire de vie. De mémoire.

Adrien pointa du doigt les plans étalés sur une table de fortune.

— Regardez ici. Cette façade, on va l'adoucir. Intégrer des éléments biosourcés. Du bois. Du verre ajouré, pour laisser entrer la lumière, mais aussi pour créer des jeux d'ombre, des réminiscences.

— Du bois ? En plein Paris ? C'est une fortune, ça ! Et l'entretien...

— C'est un investissement, Marc. Un message. Paris n'est pas seulement pierre et acier. Elle est aussi vivante, organique.

Adrien se pencha sur le plan, son doigt traçant les nouvelles lignes directrices. Il expliqua, avec une ferveur nouvelle, les modifications. L'atrium central, initialement un puit de lumière stérile, deviendrait un véritable jardin suspendu. Les matériaux, initialement froids et industriels pour symboliser la rupture, allaient être revisités pour incarner la connexion. Des essences nobles, du

chêne français. Des puits de lumière stratégiques pour capter chaque rayon.

— Monsieur Delmas était venu sur ce chantier, rappela un ouvrier, la sueur perlant sur son front. L'image du "rocher" qu'il voulait, impénétrable. Il avait insisté sur le côté inviolable.

Adrien secoua la tête.

— C'était hier. Mon intention est différente aujourd'hui. Ce n'est plus une forteresse, mais un lieu de passage. De convergence.

Il sentait un poids immense s'évanouir de ses épaules. La carcasse de béton qui s'élevait devant lui n'était plus le monument lugubre de son deuil inachevé. Elle devenait un autel à la vie, à la mémoire non pas statique, mais vibrante. Ses propres mains, autrefois crispées par l'angoisse, tenaient désormais le crayon avec assurance.

— On va réaménager les espaces communs, poursuivit-il, l'enthousiasme grandissant. Des alcôves pour la réflexion. Des zones d'échanges. On peut même envisager une fresque, à l'intérieur.

Marc le regarda, dubitatif mais curieux.

— Une fresque ? Sur un bâtiment de bureaux ? Ça, c'est nouveau.

— Oui. Quelque chose qui évoque l'histoire du quartier. Pas l'histoire officielle, celle des

grands monuments. Mais celle des gens. Des petits métiers disparus. Des invisibles.

Adrien pensa aux portraits que Lina avait réalisés, ces visages anonymes de Paris, empreints de dignité et de résilience. Son cœur se serra doucement, mais cette fois-ci, sans douleur. C'était une douce mélancolie, une reconnaissance. Il avait commencé ce projet avec l'idée d'une carapace, un refuge pour sa solitude, comme certains architectes au XIX^e siècle, cherchant à créer des espaces d'isolement dans la grande ville. Mais Lina avait percé cette carapace.

Marc réfléchit, puis hocha la tête.

— Faudra voir avec la Mairie de Paris. Ils sont regardants sur l'intégration artistique. Surtout dans le 12^{ème} arrondissement, avec tous les projets de rénovation du côté de la Coulée Verte. Le quartier est en pleine effervescence.

— J'y ai déjà pensé. J'ai contacté des artistes locaux. Des graffeurs de Belleville, des sculpteurs du 13^{ème}. Des gens qui ont une vraie connaissance de la ville, de ses profondeurs.

Le soleil fit une percée timide à travers les nuages, illuminant un instant les façades des immeubles haussmanniens voisins, témoins silencieux des transformations de la ville. Les immeubles de cette rive droite, avec leurs balcons

en fer forgé et leurs toits en zinc, avaient vu tant de changements, tant de vies. Adrien sentait cette énergie nouvelle pulser en lui.

Plus tard dans la journée, Adrien se retrouva seul dans le bureau de chantier, les plans étalés. Le silence, brisé seulement par le sifflement du vent entre les poutrelles métalliques, n'était plus oppressant. Il était propice à la réflexion. Les modifications n'étaient pas que techniques ; elles étaient philosophiques. Il ne construisait plus un monument à son chagrin, mais un hommage à la vie, à la capacité humaine de se relever. Ses doigts caressèrent les croquis qu'il avait faits la veille, des esquisses de motifs inspirés des mosaïques romaines découvertes sous Paris, des entrelacs végétaux rappelant les jardins médiévaux. Il ne s'agissait pas de copier, mais de s'inspirer de la persistance de l'art à travers les âges.

Il repensa à Lina. À la force tranquille qu'elle dégageait. Sa capacité à voir la beauté, même dans les fêlures. C'était elle qui avait rouvert la porte de sa cage dorée, elle qui l'avait forcé à regarder le monde avec des yeux neufs. La douleur était toujours là, enfouie, mais elle n'était plus ce monstre paralysant. Elle était devenue une cicatrice discrète, le rappel d'un passage, non pas une fin.

— Adrien ? Une voix douce le sortit de sa contemplation.

C'était Hélène, sa jeune assistante. Architecte de formation, elle avait suivi le projet avec une rigueur et une discrétion exemplaires.

— Hélène. Venez voir.

Elle s'approcha, le regard curieux.

— J'ai commencé à retravailler l'intégration du patio végétal. J'aimerais qu'on utilise des espèces résilientes. Des plantes de montagne, qui ont fait leurs preuves. Des fougères, des sédums. Des espèces qui résistent au temps et aux intempéries. Comme la *Sedum album*, qu'on trouve sur les toits parisiens les plus anciens, une vraie survivante.

Elle acquiesça, un léger sourire au coin des lèvres.

— J'avais pensé à la même chose. Une métaphore, n'est-ce pas ? La vie qui persiste, même dans les environnements hostiles.

Adrien la regarda, ses yeux brillants d'une nouvelle intensité.

— Exactement. Et sur le toit, j'aimerais qu'on fasse un potager partagé. Pour les locataires. Une petite ferme urbaine.

Hélène ouvrit de grands yeux.

— Un potager ? Sur le toit d'un immeuble de bureaux à Paris ? C'est audacieux !

— Paris est audacieuse. Elle a toujours su se réinventer. De Haussmann à nos jours, la ville n'a cessé de muter. Regardez la Tour Montparnasse, elle a longtemps été décriée avant d'être réintégrée dans le paysage.

Il sortit un autre carnet de croquis.

— J'ai aussi pensé à une série d'œuvres d'art intégrées aux murs intérieurs. Pas des œuvres d'art au sens classique. Mais des fragments. Des citations gravées. Des poèmes. Des extraits de lettres. Des témoignages de ce quartier autrefois ouvrier, populaire.

Hélène, fascinée, feuilletait les pages.

— C'est incroyable, Adrien. C'est comme si le bâtiment avait une âme, désormais.

Adrien hocha la tête.

— C'est ce que je veux. Un bâtiment qui respire. Qui murmure. Qui se souvient. Mais qui regarde vers l'avenir.

Il ressentait une légèreté qu'il n'avait pas connue depuis des années. Le fardeau était tombé. La culpabilité, le chagrin, le sentiment d'être incomplet. Ils étaient toujours là, oui, mais ils ne le définissaient plus. Il était Adrien. L'architecte. L'homme qui construisait des ponts

entre le passé et le futur, entre la mémoire et la vie. Il était l'homme qui avait été brisé, et qui se reconstruisait, brique par brique, avec l'aide d'une femme qui savait voir la lumière dans l'obscurité.

Il sortit de sa poche une petite pierre qu'il avait trouvée sur le chantier. Une pierre ancienne, patinée par le temps, sans doute arrachée à un mur plus ancien encore. Il la serra dans sa main. Un talisman. La preuve que même les vieilles pierres pouvaient être réincorporées, retrouver un sens, une place dans une nouvelle fondation. Il la posa délicatement sur le plan, au centre exact du futur jardin suspendu. Ce serait le cœur du bâtiment. Son âme. Le symbole de sa propre renaissance. Le chantier, autrefois lieu de son calvaire silencieux, devenait le théâtre de sa libération. Il inspira profondément, le parfum de la poussière et du progrès emplissant ses poumons. La page était tournée. Une nouvelle œuvre commençait.

* * *

Le déclic avait été brutal, la lumière crue. Après les révélations d'Adrien, une énergie fiévreuse

s'était emparée de Lina, transformant le désespoir en une source insoupçonnée de créativité. Elle ne voyait plus les choses de la même manière, l'objectif de son appareil photo, un Hasselblad 500 C/M, jadis focalisé sur la quête d'une beauté superficielle, désormais sondait les profondeurs de l'âme humaine. Elle voulait capturer la résilience, la force silencieuse qui pousse chacun à se relever, même quand l'écho des larmes résonne encore.

— Cette série... elle est différente, lança-t-elle à Adrien un matin, dans l'atelier où les épreuves tirées à la main séchaient sur des fils tendus.

Le soleil filtrait à travers la grande verrière du Ve arrondissement, dessinant des arabesques lumineuses sur le parquet de bois patiné. L'odeur du révélateur persistait légèrement, se mêlant à celle du café fraîchement moulu.

Adrien s'approcha, le regard intense, scrutant chaque cliché avec une concentration presque douloureuse. Il voyait la nouvelle Lina dans ces images : moins de fard, plus de substance. Moins d'artifice, plus d'émotion brute. Ses doigts effleurèrent une épreuve représentant une femme âgée, le visage creusé de rides qui racontaient une vie entière, mais dont le regard portait une lumière inébranlable.

— C'est... puissant, murmura-t-il, la voix rauque. Elle a traversé des tempêtes, cette femme. On le sent.

Lina acquiesça, un sourire ténu éclairant son visage. Elle avait trouvé cette femme dans un marché aux puces de Saint-Ouen, non loin de la porte de Clignancourt, un endroit où les objets oubliés retrouvent une âme, et les visages des vendeurs racontent des histoires. Elle se souvenait de la conversation, de la lenteur des mots de la vieille dame, de la dignité dans son port de tête.

— Elle a survécu à la guerre d'Algérie, expliqua Lina, puis à la solitude. Mais elle se relève chaque matin, dit que « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ».

Adrien saisit une autre photo : un jeune homme seul sur les quais de la Seine, près du Pont Neuf, non loin de la Conciergerie, à l'endroit exact où la reine Marie-Antoinette fut emprisonnée. Son dos était voûté, le regard perdu dans le vide, mais ses mains tenaient un pinceau fin, esquissant des courbes sur une toile miniature.

— Lui ? demanda Adrien.

— Un graffeur. Il a perdu son bras dans un accident... mais il continue à créer avec son autre

main. Il dit que l'art est son souffle, sa vengeance. Son nom est Kévin. Je l'ai trouvé presque par hasard, lors d'une de mes déambulations nocturnes le long des berges. Il y a une force dans le Paris de la nuit, une poésie sombre et magnifique.

Adrien ne put s'empêcher de faire le lien avec sa propre reconstruction, sa propre quête d'un nouveau sens. Ces images étaient des miroirs, reflétant la noirceur du passé pour mieux faire jaillir l'éclat du présent.

— Tes photos ne sont plus sur l'amour idéalisé, fit-il remarquer. C'est... plus grand. Plus universel.

— L'amour, c'est ça aussi. La capacité à se relever, à panser ses plaies, à trouver la beauté dans la cicatrice. Ce n'est pas toujours doux et romantique. Parfois, c'est une bataille. Une victoire silencieuse.

Leurs voix se mêlaient au cliquetis lointain du métro aérien, dont la ligne 6 passait à quelques rues de là. L'effervescence parisienne semblait filtrer à travers les murs, mais dans cet atelier, une bulle d'intimité se formait, remplie de leurs créations, de leurs confidences chuchotées.

Quelques jours plus tard, Marc, le galeriste qui avait repéré Lina au début de son stage, pénétra

dans l'atelier, son regard perçant balayant les murs où les nouvelles œuvres étaient accrochées. D'habitude flegmatique, presque blasé par l'abondance des talents qu'il côtoyait, son visage afficha une surprise sincère.

— Lina, bonjour. Je vois que tu n'as pas chômé...

Il s'arrêta net devant une série de portraits, dominée par le visage d'une jeune femme aux yeux cernés, mais dont le sourire, fragile et intense, semblait défier l'obscurité qui l'entourait. Lina avait capturé la vulnérabilité sans la pitié, la force sans l'arrogance.

— Qui est-ce ? demanda Marc, sa voix habituellement posée trahissant une pointe d'excitation.

— Elle s'appelle Chloé, expliqua Lina. Elle a survécu à un accident de la route qui l'a laissée paralysée d'un côté. Elle apprend à marcher à nouveau, à peindre avec sa main gauche, à parler sans bégayer.

Marc se baissa pour mieux observer un détail, la délicatesse d'un pli de peau, la texture des cheveux.

— C'est... d'une authenticité rare, Lina. On ne voit pas souvent ça. Pas à Paris, en tout cas. Ici,

tout doit briller, être parfait. Tes photos, elles osent montrer la fêlure.

Il recula, ses mains dans les poches, et fit un tour complet de l'atelier, s'arrêtant devant chaque œuvre, marquant un temps de réflexion, scrutant l'image comme on déchiffre un message crypté.

— Le projet « L'Amour Parisien », c'était déjà bien. Mais ça... C'est autre chose. Ça parle de l'humain, du vrai.

— C'est ce que je cherche, rétorqua Lina, la gorge sèche. À travers l'objectif, je veux raconter des histoires de courage. Des histoires qu'on ne lit pas dans les magazines branchés, mais qui se vivent à chaque coin de rue.

Marc se tourna vers elle, son regard d'expert posé sur le sien.

— Tu as mûri, Lina. Ton œil est devenu plus... profond. Qui t'a inspirée pour ce changement de direction ?

Lina jeta un regard discret à Adrien, qui, absorbé par un nouveau croquis, feignit de ne rien entendre. Un sourire fugace apparut sur ses lèvres.

— Disons que la vie, avec ses hauts et ses bas, est une formidable source d'inspiration. Et Paris... Paris est un théâtre à ciel ouvert pour les drames et les renaissances. J'ai arpenté les rues, de

Belleville, un quartier multiculturel à l'est, aux Buttes-Chaumont, un parc vallonné offrant des vues imprenables. J'ai photographié des visages, des mains, des regards. Chaque histoire...

Marc l'interrompt d'un geste de la main.

— Je veux une exposition. Une nouvelle exposition. Dès que possible. Je sens le potentiel. Le public parisien est avide de sens, surtout après ces dernières années. Ils seront touchés.

L'espace d'un instant, Lina hésita. L'idée même de cette exposition, si différente de ses aspirations initiales, la déstabilisait. Mais la satisfaction, une sensation nouvelle et enivrante, l'emporta.

— Quand ? demanda-t-elle, une pointe d'excitation dans la voix.

— Je dois voir les disponibilités, la logistique. Mais laisse-moi te dire, Lina, que tu as trouvé ta voie. Ce n'est plus de la photographie, c'est une thérapie collective.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant avant de sortir.

— Une dernière chose. Le titre. Tu as un titre pour cette série ?

Lina réfléchit un instant, puis un nom s'imposa à elle, comme une évidence.

— « Les Cicatrices de l'Espoir ».

Marc sourit, un sourire rare et authentique.

— Parfait. Absolument parfait.

Après son départ, le silence retomba sur l'atelier, un silence plein de sens, vibrant de la promesse d'un avenir. Lina se sentait légère, comme si un poids immense venait de disparaître de ses épaules. Elle se tourna vers Adrien.

— Tu as entendu ?

Adrien releva la tête de son croquis, son regard doux et lumineux.

— J'ai tout entendu. Je savais que tes photos avaient cette puissance. Tu as ça en toi, Lina.

— C'est grâce à toi, murmura-t-elle, s'approchant de lui, posant sa main sur son épaule. Tu m'as montré que la vulnérabilité n'est pas une faiblesse. Que l'on peut reconstruire sur les ruines.

Il sourit, un sourire qui, pour la première fois depuis longtemps, ne portait plus l'ombre de sa défunte fiancée.

— On reconstruit ensemble.

Leurs regards se croisèrent, et dans cette connexion silencieuse, Lina vit la confirmation de leur avancée. Le passé était toujours là, comme un filigrane indélébile, mais il ne bridait plus leur élan. Il avait été intégré, transformé en une force nouvelle, une résilience partagée.

Lina revint à ses tirages, un nouveau projet dans la tête. Elle voulait photographier des lieux emblématiques de Paris, non pas pour leur beauté architecturale classique, mais pour les histoires de résilience qu'ils pouvaient raconter. Elle imaginait la Pyramide du Louvre, cette structure contemporaine au milieu d'un palais historique, symbole de la coexistence de l'ancien et du nouveau, de la tradition et de l'innovation. Ou encore le mur des Je t'aime à Montmartre, un lieu de déclaration d'amour, mais aussi de l'espoir persistant malgré les échecs sentimentaux.

Elle pensait à la place de la République, lieu historique de manifestations et de rassemblements, où la douleur et la solidarité se côtoient souvent. Chaque brique, chaque pavé de Paris semblait désormais lui murmurer des récits de vie, de lutte et d'espoir. Elle voulait capturer la persévérance des petits commerçants du quartier du Marais qui, malgré les difficultés économiques, continuent de faire vivre l'âme du vieux Paris. Elle voyait la force des artistes de rue qui, chaque jour, bravent l'indifférence pour partager leur talent.

Lina saisit son appareil, une pellicule neuve à la main. Le déclencheur devint le battement de son cœur, chacun de ses clichés une nouvelle page de son histoire, mais aussi celle de cette ville qui

l'avait accueillie, bousculée, et finalement transformée. Elle n'était plus seulement une photographe ; elle était devenue une conteuse d'espoir, une architecte de la lumière, bâtissant, image après image, un pont entre les cœurs blessés et l'horizon d'une nouvelle aube parisienne. Et dans le silence de l'atelier, sous le regard bienveillant d'Adrien, la renaissance s'écrivait, un cliché à la fois. Le monde l'attendait, et elle était prête à lui montrer la beauté cachée dans les cicatrices.

10.

Un Avenir partagé

Le crépuscule enlaçait Paris d'un voile indigo, semant des éclats orangés et pourpres sur la Seine. Sur le pont des Arts, dit le « pont des amoureux », les cadenas rouillés, témoins muets de serments passés, semblaient murmurer des histoires oubliées au vent frais. Lina, les doigts entrelacés à ceux d'Adrien, sentait le pouls de la ville battre sous ses pieds, une symphonie urbaine mêlant le lointain vrombissement des voitures sur les quais et le cliquetis des verres sur les terrasses éclairées. L'air, empreint d'une légère humidité et d'une pointe de fumée de châtaignes grillées, piquait agréablement ses narines.

Adrien se pencha légèrement, son regard sombre noyé dans l'horizon où la Tour Eiffel, parée de ses premiers scintillements, perçait la pénombre. Une odeur de vieux bois mouillé émanait des péniches amarrées en contrebas, contrastant avec le parfum délicat du jasmin que

Lina portait. Leur silence n'était pas un vide, mais une plénitude, le reflet d'une complicité forgée dans la douleur et le pardon.

— C'est toujours à ce moment-là que Paris se révèle vraiment, murmura Lina, sa voix douce dans le fracas ambiant. Comme si la nuit, la ville se mettait à cœur ouvert.

Adrien acquiesça sans la regarder, ses yeux fixés sur un point qu'elle ne pouvait distinguer. La tension affleurait toujours chez lui, une nervosité sous-jacente qui trahissait un passé toujours en gestation. Le vent soulevait quelques mèches de ses cheveux bruns, découvrant une cicatrice pâle à la tempe, souvenir d'une chute de vélo d'enfant, ou peut-être d'une blessure plus profonde, impossible à sonder.

— Cœur ouvert, ou blessures exposées, Lina ? rétorqua Adrien, une pointe d'amertume dans le ton. Ces lumières... elles éclairent les joies, mais aussi les ombres les plus profondes, n'est-ce pas ?

Lina resserra sa prise sur sa main, ses phalanges effleurant la chevalière qu'il portait, un simple anneau d'argent sans fioritures. Elle connaissait ce cynisme teinté de vérité. Il avait appris à ne plus masquer ses failles, mais les acceptait désormais, ce qui était, en soi, une victoire.

— C'est ce qui rend la ville authentique, ce qui nous rend authentiques, Adrien. Nos blessures font partie de nous, elles racontent notre histoire. Comme ce pont... Combien de serments brisés, combien de promesses tenues ? Et il est toujours là, solide.

Elle traça du doigt les sillons du vieux bois du parapet, imaginant les mains innombrables qui s'y étaient posées au fil des siècles. Les légendes autour du pont, autrefois réservé aux piétons, résonnaient dans son esprit : un carrefour d'artistes, de criminels, de rêveurs.

Adrien se tourna enfin vers elle, son regard croisant le sien. Dans ses yeux, elle devina une lueur nouvelle, pas encore de la joie pure, mais une acceptation, une paix fragile.

— Mon projet, le bâtiment que je reconçois... Il ne sera plus ce monolithe froid que je projetais au début, avoua-t-il, sa voix plus posée, presque vulnérable. Je crois que je peux y intégrer... une âme. La tienne peut-être. L'idée d'une architecture qui respire, qui raconte une histoire.

Elle sourit, un sourire qui atteignait ses yeux, illuminant son visage. Son ambition artistique, autrefois brute et solitaire, avait trouvé un écho inattendu auprès de la mélancolie architecturale d'Adrien.

— Mon projet « L'Amour Parisien » est terminé, Adrien, continua Lina, sa voix empreinte d'une nouvelle assurance. J'ai eu un retour de la galerie Beaubourg. Ils veulent l'exposer. Pas seulement les photos que tu as vues, mais la série entière. Y compris... celles où tu apparais. Celles qui racontent notre histoire.

Une ombre passa sur le visage d'Adrien. Non pas de la peur ou du refus, mais une hésitation. Il n'aimait pas l'exposition, ne s'était jamais complu sous les feux des projecteurs. Ses démons étaient des créatures de l'ombre.

— Mon histoire ? En public ? Son ton était un mélange de surprise et d'inquiétude.

— C'est la nôtre, murmura Lina. Et c'est un témoignage de résilience. De la manière dont deux âmes brisées peuvent trouver la lumière. J'ai inclus cette photo... celle du jardin du Luxembourg, où tu es assis seul sur le banc, les yeux perdus. Et celle où tu ris, la première fois que je t'ai fait rire vraiment, sur le balcon, avec un simple croissant.

Elle le regarda droit dans les yeux, cherchant une validation, une acceptation. La vulnérabilité d'Adrien était encore une chose fragile, une pousse délicate qu'il fallait protéger. Mais il était

temps qu'il l'affronte, qu'il accepte cette part de lui-même.

— Le Luxembourg... Ce jour-là, je croyais juste être un homme qui regardait des sculptures de Sénateurs. Je ne savais pas que tu me volais mon âme. Il y eut un sourire ténu, fugace, qui ne parvenait pas tout à fait à dissiper l'ombre persistante.

— Je t'ai juste aidé à la retrouver, au lieu de la voler. Mon exposition est un questionnement, Adrien. Sur l'amour, la perte, et la force de renaître de ses cendres. Et Paris en est le fil conducteur, ce creuset où tout se transforme.

Adrien posa son autre main sur la sienne, emprisonnant leurs doigts. Le contact était rassurant, une ancre dans la tempête de leurs émotions respectives.

— Et le retour de Youssouf ? Est-il aussi dans tes œuvres ? demanda Adrien, sa voix basse, un piège tendu, pour voir si elle était vraiment prête à tout exposer.

Lina ne cilla pas.

— Les ombres font partie de la lumière. Il sera là, oui. Dans les flous, les angles morts, les visages brouillés. Il est une partie de mon histoire, une partie de ce que j'ai dû surmonter pour arriver ici, avec toi. Paris m'a appris que même les pires

souvenirs peuvent être transformés en force. Que les fantômes du passé, on peut les regarder en face.

Le courant de la Seine charriait des reflets incertains, des échos de lumières lointaines. Un bateau-mouche, éclairé comme un arbre de Noël flottant, glissa sous le pont, diffusant les rires et les conversations de ses passagers.

— Un avenir partagé, tu as dit. Ça veut dire aussi partager les défis, les peurs. Mon projet architectural est un défi. J'ai du mal à me libérer du carcan. La fonctionnalité, la solidité... mais l'émotion ? Comment on intègre ça dans du béton et de l'acier ?

Lina le tira un peu vers elle, l'invitant à se pencher davantage. Sa chaleur humaine contre son costume de laine fine était un contraste saisissant.

— En y mettant ton histoire, Adrien. Tes aspirations. Tes regrets transformés en espoir. En créant des espaces qui respirent, des lieux où les gens peuvent se retrouver, guérir. Paris est bien plus qu'une architecture spectaculaire comme celle du Centre Pompidou, c'est une ville où chaque pierre raconte une histoire, où chaque recoin a vu passer des vies. Tes bâtiments peuvent faire la même chose.

Elle repensa à un article qu'elle avait lu récemment sur Renzo Piano et Richard Rogers, les architectes du Centre Pompidou, et la controverse initiale de leur œuvre, aujourd'hui emblème de Paris. La nouveauté avait toujours son lot de résistance. Elle regarda les immeubles haussmanniens qui bordaient la rive, alignés avec une précision militaire, témoins de la vision d'un autre architecte audacieux, le baron Haussmann, qui avait transformé Paris à la demande de Napoléon III au XIX^e siècle.

— Tu as raison, murmura Adrien, son propre souffle caressant ses cheveux. Je pensais à un toit-jardin avec des sculptures végétales, quelque chose qui symbolise la croissance, la renaissance. Pas des formes rigides, mais des courbes, des mouvements. Comme le flux de cette rivière.

Il désigna la Seine du menton, elle qu'il avait tant contemplée, qu'il avait tant peinte en croquis, sans jamais la voir vraiment.

— Et des espaces de lumière, ajouta Lina. Des grandes baies vitrées. Que la lumière inonde tout, même les recoins sombres.

Leurs voix se mêlaient, leurs idées s'entrelaçaient, un murmure créatif dans le tumulte nocturne de la ville. Les discussions sur des éléments architecturaux, des techniques

photographiques, leurs visions de l'art et de la vie fusionnaient.

— Tu sais, à Dakar, chez moi, quand le soleil se couche sur l'océan Atlantique, ça a la même force, la même promesse, confia Lina. Mais ici, à Paris, c'est différent. Il y a une certaine mélancolie. Mais aussi une force tranquille. Une résilience.

— La résilience des pierres, ironisa Adrien. Ou celle de ses habitants. Nous en sommes un parfait exemple, tu ne crois pas ?

Il la serra plus fort, son front reposant sur le sommet de sa tête. Leurs ombres s'étiraient sur le pavé, se confondant, devenant une seule entité. Le Pont des Arts bourdonnait sous leurs pieds, vibrant des échos des millions de pas qui l'avaient arpenté.

— Oui, Adrien, nous sommes des exemples. Des preuves vivantes que même quand tout semble brisé, on peut reconstruire. Et que Paris est la toile parfaite pour ça, conclut Lina, son cœur battant à l'unisson du sien.

Le froid montait, mais ils ne le sentaient pas. Le tumulte de la ville ne parvenait plus à les atteindre. Seul l'écho de leurs propres pensées, de leurs promesses silencieuses, comptait. Un photographe inconnu, posté près du Louvre,

aurait pu capturer leur silhouette unie et immobile, face à la splendeur de la Cité, une image parfaite pour l'exposition « L'Amour Parisien », une image de ce qu'ils étaient devenus : un témoignage de la capacité humaine à trouver la lumière après l'obscurité, à aimer à nouveau, à construire un avenir sur les ruines d'un passé douloureux. L'engagement qu'ils prenaient n'était pas un simple serment amoureux, mais une promesse d'exister pleinement, ensemble, dans un monde qu'ils avaient tous deux appris à réapprivoiser. Les phares des bateaux-mouches, croisant le trafic des barges de la Seine, laissaient des traînées lumineuses sur l'eau noire, comme des chemins tracés vers un avenir incertain, mais désormais partagé.

* * *

Sur le Pont des Arts, le crépuscule découpait la silhouette de Paris. Le vent frais du soir, porteur d'échos lointains de klaxons et de rires, soulevait une mèche des cheveux de Lina, la balançant doucement sur son front. Elle fixait la Seine, son reflet sombre et métallique, tandis qu'Adrien se

tenait à ses côtés, immobile, son regard perdu dans le ballet des lumières qui s'allumaient une à une le long des quais.

— C'est une drôle de sensation, murmura Lina, sa voix à peine audible. De se sentir... entière.

Adrien hocha la tête, sans la regarder. Il serra sa main, un geste simple qui parlait de volumes. Leurs doigts s'entrelacèrent, une promesse tacite dans la chair. Le pont, naguère saturé de mille cadenas symbolisant des amours éternels, avait été allégé de son fardeau de métal. La ville avait voulu effacer cette trace de romanticisme exacerbé, mais l'esprit, lui, persistait dans l'air, palpable.

— On a survécu, c'est ça ? demanda-t-elle, une pointe d'amertume masquée par l'espoir.

Le mot "survivre" résonnait entre eux, lourd. Il contenait le poids de leurs passés, les douleurs invisibles qui avaient sculpté leurs âmes. Pour Lina, c'était l'ombre insidieuse de son ex, le manipulateur qui avait failli éteindre sa flamme. Pour Adrien, le gouffre béant laissé par sa fiancée, une absence qui avait teinté ses jours de teintes sépia.

— On a vécu. On a ressuscité, corrigea Adrien, sa voix grave, pleine d'une assurance nouvelle.

Il se tourna enfin vers elle, ses yeux noisette brillant d'une intensité nouvelle. Il n'y avait plus que l'instant présent, plus d'écho du passé dans ce regard. La Seine continuait son cours en contrebas, indifférente à leurs tourments, éternelle. Les bateaux-mouches glissaient, traînant leurs filets de lumière sur l'obscurité liquide.

— Je pensais ne jamais revoir cette lumière, confia Lina, un soupir léger s'échappant de ses lèvres. La lumière qui permet de voir le chemin.

Adrien sourit, un sourire timide mais sans fard. Il se pencha et embrassa doucement son front. La caresse était une ancre, un point fixe dans le tumulte.

— Moi non plus. J'étais convaincu que mon chemin s'était arrêté sur un quai, un soir de pluie.

Il fit volte-face, s'appuyant contre le parapet du pont, les coudes posés sur la pierre froide. Son regard balayait l'horizon parisien, s'attardant sur les toits de zinc, les cheminées crénelées, les gargouilles muettes. La rumeur de la ville montait jusqu'à eux, un mélange incessant de voix, de musiques lointaines, de sirènes. Un bourdonnement organique, la respiration de Paris.

— Et l'architecture, reprit-il, songeant à son projet qui résonnait désormais avec une humanité retrouvée. Je la voyais comme une prison, une façon d'encapsuler la douleur. Maintenant... elle est le reflet de ce que l'on construit.

Lina le regardait, le cœur serré. Elle se souvenait de ses croquis, si précis, si froids, si vides d'âme. Elle se souvenait de la rigidité de ses premières esquisses, qui symbolisaient son propre blocage émotionnel. Mais la dernière fois qu'elle avait vu son travail, le bâtiment avait pris vie, avec des courbes audacieuses, des transparences inattendues, une ode à la lumière et à l'ouverture.

— C'est toi qui l'as transformée, assura-t-elle. Tu as mis de toi dedans. C'est devenu une partie de toi, une extension de ce que tu es.

Il se retourna, son regard profond croisant le sien. Le silence s'étira entre eux, un silence confortable, rempli de compréhension mutuelle. Le murmure de la Seine semblait s'amplifier, comme si le fleuve lui-même retenait son souffle, témoin de cette nouvelle page.

— Et toi, Lina ? Ta photographie. De l'Amour Parisien, c'est devenu... l'amour redéfini. Non pas idéalisé, mais vécu. Affronté.

Elle se rappela l'exposition, quelques semaines auparavant. Les murs blancs de la galerie

vibraient encore du souvenir des émotions du public. Devant ses clichés, elle avait vu des larmes couler, des couples se serrer, des cœurs se comprendre. Ses peurs les plus profondes, mises à cru, avaient créé une résonance universelle. Sa vision brute de l'amour, avec ses cicatrices et ses triomphes, avait touché au-delà de toute attente.

— Oui, confirma-t-elle, un rire doux et mélancolique. C'était terrifiant. De montrer ça. De montrer... nous.

— Mais nécessaire. Pour moi, pour toi, pour ceux qui ont vu ton œuvre.

Il se rapprocha, son ombre se mêlant à la sienne sous les réverbères qui s'étaient allumés. La chaleur de son corps chassa le frisson du vent.

— Je n'avais plus le courage de mettre le cadre, Lina. Le cadre qui donne un sens à tout ça.

L'écho de cette phrase, lancée par Adrien lors de leur première rencontre, quand il lui avait confié ses doutes et ses désillusions, résonnait encore. Il avait perdu le sens, le fil de sa vie après la mort de sa fiancée.

— Et maintenant ? Je vois des cadres partout, répondit-elle, ses yeux décryptant les formes architecturales, les lignes des ponts, la symétrie des façades haussmanniennes. Des cadres qui ne sont plus des prisons, mais des ouvertures.

Un léger gloussement lui échappa. Ces cadres, ces ouvertures, étaient présents dans chaque œuvre qu'Adrien avait repensée, remodelée, insufflant une nouvelle âme à ses créations.

— Je suis prêt, souffla-t-il, ses doigts caressant sa joue. Prêt à construire. À construire avec toi.

Le poids de ces mots, la gravité de cette promesse résonnaient dans l'air. Ce n'était pas une légère déclaration d'amour, mais un engagement profond, une décision consciente de s'engager sur un chemin commun.

— Non, corrigea-t-elle, son regard ancré dans le sien. On va tout construire.

Elle se rappela les épreuves, les malentendus qui avaient jalonné leur parcours. Le retour inattendu de son ex, un fantôme du passé qui avait rouvert ses blessures. La jalousie latente d'Adrien, sa peur de la remplacer, de trahir le souvenir de sa fiancée. Chaque obstacle avait été une bataille, chaque victoire une cicatrice.

— Nos passés... ils sont là, continua Lina. On ne les effacera pas. Mais on peut décider de ce qu'on en fait.

— On peut les intégrer, articula Adrien, reprenant ses propres mots, des mots qu'ils avaient tous les deux prononcés, des mots qui

étaient devenus leur mantra. Les transformer en fondations.

Il l'attira contre lui, son bras protecteur autour de sa taille. La tête de Lina reposait contre son épaule, son souffle régulier. Elle sentait le battement de son cœur, un rythme constant et apaisant.

— Paris... C'est elle qui nous a réunis. Qui nous a vu nous briser, et nous reconstruire.

Lina leva les yeux vers les lumières de la ville, scintillantes comme des étoiles tombées sur la terre. La Tour Eiffel, emblème indémodable, perçait l'obscurité, son éclat doré rappelant la promesse d'une nouvelle ère. Le Pont Neuf, le plus ancien pont de la capitale depuis sa construction à la fin du XVI^e siècle, se dessinait somptueusement au loin, témoin muet d'innombrables histoires d'amour et de drames. Ses arches, ses masques sculptés par Germain Pilon, semblaient observer la scène, un clin d'œil à toutes les générations qui avaient foulé ses pavés.

Les voix du passé, les fantômes des amours perdues, les échos des chagrins récents ne s'étaient pas tus. Ils étaient simplement devenus une partie d'eux, des murmures lointains qui ne

dictaient plus leurs actions, mais enrichissaient leur compréhension du monde.

— Et c'est elle qui sera le témoin de notre... promesse, répondit-elle, un frisson la parcourant. La promesse de ne jamais lâcher.

Adrien hocha la tête, sa joue contre ses cheveux. Il aspira son parfum, un mélange de jasmin et de l'odeur unique de Paris, un mélange de terre et de pluie, de café et d'histoire.

— Jamais. Il y aura des jours sombres. Des doutes. Mais on aura toujours le souvenir de cet instant. Sur ce pont.

Leurs pas les menèrent vers le centre du Pont des Arts, là où les couples s'embrassaient traditionnellement, là où les musiciens de rue avaient l'habitude de jouer. Il n'y avait personne d'autre qu'eux. Le silence était presque complet, seulement interrompu par le clapotis de l'eau contre les berges.

— C'est fou, songea Lina à voix haute. On croyait l'amour éteint.

— On croyait le bonheur impossible.

— Et pourtant...

Elle leva les yeux vers les étoiles qui commençaient à percer le voile de l'obscurité. Au-dessus d'eux, la voûte céleste parisienne, souvent masquée par la pollution lumineuse, révélait

quelques points brillants, de minuscules promesses.

— C'est ça, l'amour, murmura Adrien. Un chemin. Pas une destination.

— Un chemin qu'on construit ensemble. Pierre après pierre. Instant après instant.

Ils se tenaient là, leurs corps formant une seule silhouette contre l'horizon embrasé. L'air était vif, mais la chaleur de leurs mains unies les protégeait du froid. C'était leur pacte, leur serment silencieux. Leurs regards se reflétaient dans les yeux de l'autre, des miroirs de résilience et d'espoir. La fragilité de leur lien initial s'était transformée en une force inébranlable, forgée dans l'épreuve et la vérité.

Leur histoire n'était pas un conte de fées, mais un roman de vie. Un roman où les personnages principaux, loin d'être parfaits, avaient appris à naviguer dans les eaux troubles de l'existence, à affronter leurs propres démons, et à trouver dans l'amour une boussole inattendue.

— Et si on... on laissait une trace ? demanda Lina, une idée audacieuse s'allumant dans ses yeux. Pas un cadenas. Quelque chose de plus... nous.

Adrien la regarda, intrigué. Il y avait toujours eu cette étincelle en elle, cette créativité insatiable qui la poussait à dépasser les conventions.

— Quoi donc ? Un croquis ? Une photo ?

— Mieux. Une promesse. Gravée dans nos cœurs. Ineffaçable.

Elle posa sa main sur sa poitrine, là où son cœur battait à un rythme puissant. Il posa sa main sur la sienne, leurs paumes se rencontrant, une connexion intense et profonde. Les battements de leurs cœurs s'unissaient, une mélodie nouvelle dans le silence du soir.

— C'est le début, Lina, chuchota-t-il, un futur tout neuf se dessinant dans sa voix. Notre début.

Lina le regarda, les yeux brillants. L'espoir pétillait en elle, vif et pur.

— Notre chef-d'œuvre, Adrien.

Leur baiser fut long, tendre, et empreint de la détermination silencieuse qui s'était forgée en eux. Il était le point culminant de leur parcours, le sceau de leur résilience. Au-dessus d'eux, la lune montait lentement, projetant une traînée argentée sur le fleuve, tandis que les lumières de Paris continuaient de scintiller, veillant sur leur promesse. La ville, éternelle et romantique, avait accueilli leur chagrin, et elle célébrait désormais leur renaissance. Ils avaient défié la douleur,

déjoué les ombres, et trouvé, au cœur de Paris, la
force de réécrire leur propre histoire.

